

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes de**

Gilles Massardier

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GILLES
MASSARDIER

ARNAULD
ROUËCHE

CONTES ET LÉGENDES DE L'EUROPE MÉDIÉVALE



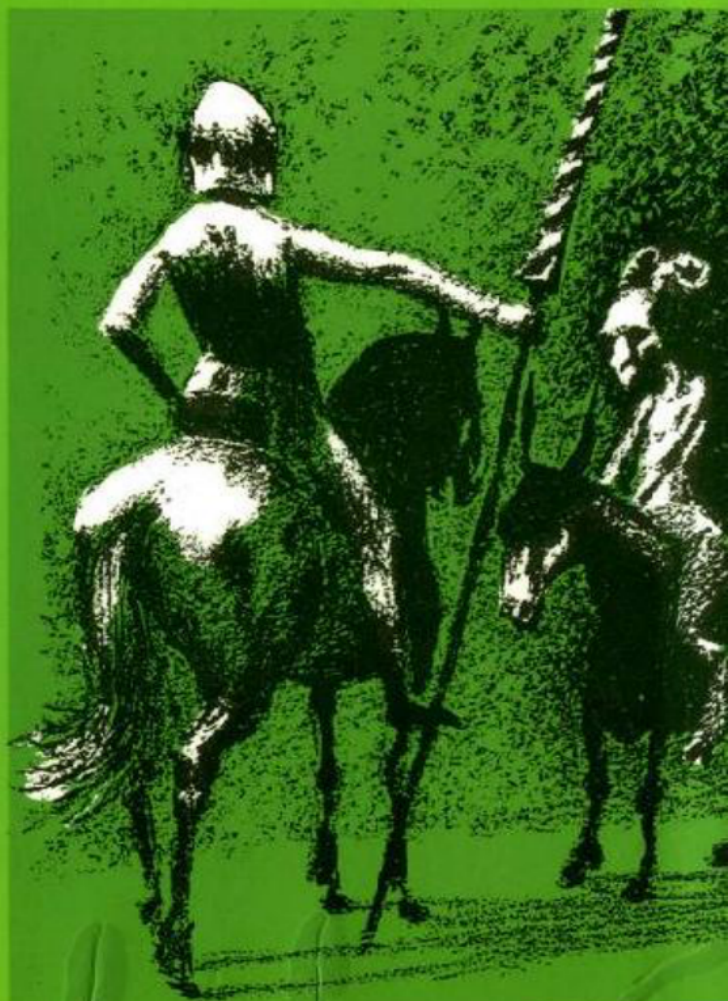
le diable



le dragon



le loup-garou



NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DE L'EUROPE MÉDIÉVALE

Par
Gilles Massardier

Illustrations de
Arnauld Rouèche

Éditions : NATHAN



I

LE CHEVALIER GAROU

L'ASTRE de la nuit vivait ses derniers instants. Un long hurlement s'éleva, qui fit frissonner la forêt. Puis, le silence ; un silence terrible, surnaturel, comme si la forêt, figée d'horreur, retenait son souffle de peur d'attirer l'attention. Un silence de tombeau.

De longs doigts griffus écartent l'épais feuillage baigné par les derniers rayons bleuâtres de la lune. Deux yeux sans paupières, deux brûlants joyaux fixent, dans le lointain, les faibles lumières d'un château.

Dans la plus haute tour de cette forteresse, une jeune femme se lève d'entre les coussins de soie mouillés de larmes. C'est une belle et gracieuse personne, l'épouse d'un baron de Bretagne⁽¹⁾ : à peine vingt ans, des membres délicats, une peau plus blanche que le lys, de longs cheveux auburn encadrant l'ovale parfait du visage, des yeux couleur de lac de montagne, une bouche mutine. On l'appelle Blandine.

L'inquiétude de la jeune femme ne cessait de grandir. Son époux avait disparu du domaine depuis trois jours. Rien ne parvenait à la distraire : ni le babillage de sa suivante, ni le doux chant du jeune page. Elle tordait ses belles mains d'angoisse et se lamentait :

— Mon ami, mon doux seigneur, où êtes-vous ? Pourquoi m'abandonnez-vous ainsi chaque semaine, pendant trois longues journées ? Ah ! comme je suis lasse...

Ces absences répétées et inexpliquées la troublaient. Lentement, la peur, le doute s'insinuaient dans le cœur de Blandine. Le serpent de la jalousie faisait son œuvre de destruction.

Une fois encore, la dame⁽²⁾ allait fondre en larmes quand elle entendit l'appel d'une sentinelle, le fracas des armes, le grincement du pont-levis... Des cris de joie s'élevèrent de la cour du château. Elle se précipita à l'une des fenêtres de sa chambre. En bas, les roses lueurs de l'aube éclairaient le visage de son cher mari, le baron Bisclavret. C'était un jeune et fier chevalier dont le renom ne cessait de grandir à la cour du roi Arthur depuis sa victoire au tournoi du Champ Périlleux ; il y avait porté haut les couleurs de Blandine en

désarçonnant une douzaine de valeureux combattants. Ce matin, il était méconnaissable. Sa mine était défaite : visage creusé par la fatigue, écorché çà et là, cheveux en bataille, mêlés de brindilles, d'épines et de boue séchée.

Déjà, le charivari des cuisines emplissait les tréfonds de la bâtisse. Dans la grande salle, les écuyers dressaient les tables. Petit à petit, l'effervescence des préparatifs gagnait chaque étage de l'immense demeure. Le château semblait revivre. Tous se réjouissaient du retour de leur seigneur. Deux pages furent envoyés quérir dans le village voisin des jongleurs, des ménestrels(3), des acrobates et un montreur d'ours de passage dans la région.

Quelques heures plus tard, la fête battait son plein. Les tables regorgeaient de mets variés et succulents : pâtés de faisan, cuissots de chevreuil, cochons farcis, lamproies en galantine, gaufres fourrées et pommes d'épices. On mangeait à satiété. Le vin poivré et le claret(4) coulaient à flot ; les hanaps(5) s'entrechoquaient en de joyeux tintements. Pour le plus grand plaisir des convives, un bateleur faisait des culbutes, un autre avalait des poignards, un troisième jonglait avec des œufs frais. Obéissant aux ordres de son dresseur, l'ours brun traversait des cerceaux enflammés. Grisées par le son répétitif de la vielle(6), de la flûte et des tambourins, des jeunes filles formaient une ronde. Tout n'était qu'éclats de rire, tourbillons de plaisir, ivresse et liesse.

Les joues empourprées par l'effort de la danse, Blandine se dirigea vers l'extrémité de la table où siégeait Bisclavret. Elle s'assit sur ses genoux, passa ses bras nus autour de son cou et, serrée contre sa poitrine, avec des mots de miel et des sourires enjôleurs, elle le questionna :

— Mon bel ami, une question me brûle les lèvres. Si j'osais vous la poser, en seriez-vous irrité ?

Le seigneur Bisclavret déposa un baiser sur son front.

— Ma chérie, je serais heureux de vous contenter, dans la mesure du possible...

— Seigneur, mon cœur ne supporte plus vos mystérieuses absences. Il saigne de vous perdre. Quelles occupations vous tiennent donc éloigné de moi ? Où donc allez-vous ?

— Hélas, malheureuse ! Si je vous le révélais, ce serait la fin de votre amour et ma perte.

Un nuage vint assombrir le front de Blandine.

— Mes soupçons étaient donc fondés... Vous en aimez une autre...

Des larmes roulèrent sur les joues de la jeune femme. Ému par une douleur si sincère, Bisclavret, non sans quelque hésitation, lui révéla son effrayant secret :

— Mon... Mon aïeul avait fait arrêter une sorcière. Avant de périr

dans les flammes, elle le maudit, lui et sa descendance mâle. Chaque semaine... pendant trois jours et trois nuits, je dois... m'éloigner de vous... J'ai peur de ne pas me contrôler, si peur de vous faire du mal. Loin du château, je me dépouille de mes riches habits et deviens loup-garou. Caché à la vue des hommes, je cours les profondes forêts. Puis, au terme de ces journées, j'endosse à nouveau mes effets afin de recouvrer mon humanité...

Partagée entre la curiosité et la peur, la dame continua à harceler Bisclavret de questions :

— Et si, par malheur, vous perdiez vos vêtements ?

— Je... je resterais à jamais... une bête fauve. Mais ne vous inquiétez pas, je les mets à l'abri.

— Votre cachette est-elle vraiment sûre ? Où se trouve-t-elle ?

— Ma mie, je ne peux dévoiler ce lieu ; personne ne doit le connaître.

— Allons ! Ne sommes-nous pas mari et femme ? Vous ne devez rien me dissimuler.

Vaincu par la folle insistance de Blandine, le chevalier révéla la cache. C'était une pierre creuse, près d'une chapelle forestière, à la limite du domaine.

Depuis ce jour, rien ne fut plus comme avant. Blandine manifestait des signes de nervosité en présence du baron : tout en lui la mettait mal à l'aise. Elle lui lançait des regards apeurés, l'imaginant velu, griffu, noir comme un diable, féroce comme un loup. Elle évitait de le croiser seule dans les sombres couloirs du donjon et désertait sa couche. La nuit venue, elle rêvait de ses yeux flamboyants tels des charbons ardents ; de terribles yeux au pouvoir hypnotique qui semblaient la guetter du fin fond de la forêt.

En peu de temps, son cœur changea : Blandine n'éprouvait plus que du dégoût pour son mari. Finalement, la châtelaine mit au point un plan diabolique pour s'en débarrasser. Elle convoqua Thibaut, un chevalier des environs, qui l'aimait d'un amour jusqu'alors sans espoir.

— Thibaut, je vous donne aujourd'hui l'occasion de me conquérir. Écoutez-moi !

Elle lui dévoila les secrets de son mari, puis lui expliqua sa mission :

— Tu devras épier mon époux, attendre sa transformation et lui dérober ses habits.

Le moment venu, Thibaut suivit Bisclavret jusqu'à la petite chapelle entourée de hauts chênes. À bonne distance, caché parmi les frondaisons, il vit le baron se dévêtir. Après avoir déposé son manteau, sa cotte(7), ses chausses(8), sa chemise à manches longues, ses braies(9), Bisclavret resta immobile, complètement nu, la tête rejetée en arrière, tremblant de tous ses membres. Puis, soudain, il cria à tue-tête. Le cri se transforma en... un grondement, un

hurlement à vous glacer les sangs.

De peur, Thibaut détourna les yeux ; il avait envie de détalier comme un lapin. Il attendit un long moment, après le départ du chevalier garou, pour s'approcher de la cachette. Son forfait accompli, il regagna le château de Blandine en toute hâte, les habits de Bisclavret sous le bras.

Les trois premières journées, cette nouvelle disparition n'alarma personne. En effet, au domaine, comme à la cour de Bretagne, les gens avaient l'habitude des absences de Bisclavret. Au quatrième jour, ses compagnons d'armes le recherchèrent dans toute la contrée, en vain... Au bout de quelques semaines, ils avaient perdu l'espoir de le revoir. Le roi Arthur s'affligeait de la perte de ce preux chevalier. Cependant, le temps fit son œuvre, et l'on oublia Bisclavret. Après plusieurs mois d'une attente simulée, Blandine épousa Thibaut, son complice.

Par un clair matin, le roi Arthur, excellent cavalier et grand tueur de loups, décida d'une partie de chasse. Il quitta la cité de Cardueil avec quelques hardis compagnons : Yvain, Lancelot, Perceval, Gauvain. Ils chevauchèrent par les chemins, les plaines, les landes et les vallées. La troupe menait grand vacarme : les trompes d'airain sonnaient joyeusement, répondant aux aboiements des chiens, aux hennissements des chevaux. Ils finirent par atteindre une forêt, à quelques lieues des terres de Blandine et Thibaut. Près d'une source, entre deux arbres abattus par une récente tempête, la meute débusqua un loup énorme. Cette bête au pelage argenté semblait douée d'une merveilleuse intelligence car elle échappa toute la journée à ses poursuivants. Mais, alors que le soleil déclinait, l'animal, épuisé par tant de courses, fut encerclé par les chasseurs et leurs dogues.

Le signal de la curée allait être donné par le roi. Les molosses, l'écume à la gueule, les babines retroussées, se rapprochaient en grondant ; les hommes levaient leurs piques. Soudain, le fauve bondit en direction du souverain, brisant le cercle de ses assaillants. À cet instant, les chasseurs assistèrent à un prodige. Au lieu de se jeter sur Arthur et de le déchirer de sa puissante mâchoire, le loup lui lécha la botte avant de se coucher aux sabots du destrier.

— Hé ! Mes seigneurs ! Quelle est cette merveille ? demanda le souverain à ses compagnons. Regardez ! Cette bête se prosterne... tel un homme vaincu. Je lui accorde ma grâce. Retenez les chiens ! La chasse est finie ; rentrons !

C'est ainsi que Bisclavret fut recueilli par le roi. Bien vite, l'animal devint la coqueluche de la cour.

Quelque temps plus tard, Arthur fit annoncer par ses messagers qu'il convoquait pour Pentecôte toute la noblesse qui tenait une terre de lui. Au jour fixé, des centaines de chevaliers, barons et comtes accoururent des quatre coins du royaume. Jamais aucun roi n'avait tenu une cour aussi magnifique ; il y avait là toute la fleur de la chevalerie : les fidèles compagnons de la Table Ronde et bien d'autres encore, dont Thibaut.

Le souverain, le front ceint de la couronne des rois bretons, le sceptre à la main, siégeait en sa salle aux voûtes peintes de dragons que soutenaient de gigantesques piliers d'onyx et de porphyre. Vêtu d'une tunique à l'étoffe aussi fine que la soie mais plus résistante que l'acier le mieux trempé – on la disait brodée par des fées –, Arthur était de joyeuse humeur. Au pied du trône d'ébène et d'ivoire, sur des coussins de brocart(10), Bisclavret sommeillait, sans aucune entrave.

Comme le voulait la coutume, chaque seigneur vint saluer le roi. Quand, à son tour, Thibaut s'approcha du trône, Bisclavret bondit sur lui devant l'assistance médusée. Une furieuse mêlée s'ensuivit. Arthur rappela son loup avant qu'il ne fît un bien mauvais sort à sa proie. Le manteau déchiré, taché de sang, les chausses en lambeaux, Thibaut avait perdu sa fière allure. Il accabla le roi de reproches et réclama la mort de l'animal. Arthur ne put s'y résoudre ; jusque-là, le loup n'avait pas manifesté d'agressivité. Furieux, Thibaut refusa les somptueux présents offerts en compensation et quitta la cour, promettant de ne plus jamais y mettre les pieds.

Peu de temps après cet étrange incident, le roi, las des affaires du royaume, manda l'un de ses écuyers : il désirait monter son fougueux destrier afin de se changer les idées. L'ayant enfourché, il s'élança à bride abattue hors de la cité royale, suivi d'une petite compagnie et... de Bisclavret. Ils filèrent à travers le pays, insaisissables comme le vent. Rien ne semblait pouvoir arrêter leur folle cavalcade. Les sabots des destriers faisaient voler alentour l'eau des gués et la poussière des chemins. Oublieux des heures qui s'écoulaient, les cavaliers goûtaient l'ivresse d'une course sans but. Le jour déclinait lorsqu'ils arrivèrent à l'orée d'un bois. Le hasard, à moins qu'il ne s'agisse du destin, les avait conduits près de l'endroit où le merveilleux animal avait été découvert.

Il était trop tard pour retourner au palais : plus de quinze lieues avaient été parcourues ; les bêtes étaient épuisées et, sous peu, la nuit allait noyer le paysage de ses ténèbres, libérant maléfices et démons. Déjà, le soleil couchant ensanglantait le feuillage des chênes centenaires. Préférant se loger dans le pays, Arthur demanda l'hospitalité pour la nuit à l'un de ses vassaux. Bien vite, la rumeur de sa présence fit le tour des châteaux environnants et parvint jusqu'à Blandine. Elle décida qu'elle irait lui rendre visite le lendemain, afin

d'obtenir coûte que coûte le châtiment du loup.

De bon matin, Blandine parvint au logis du roi. Majestueuse, la dame, vêtue d'un manteau de samit(11) perlé, doublé d'hermine au collet et aux poignets, fermé par des attaches d'or serties d'émeraudes, descendit de son palefroi(12) pommelé. Sa tunique de soie couleur clair-de-lune, brodée de licornes, ondoyait au rythme de ses pas.

Du plus loin qu'il l'aperçut, Bisclavret la reconnut. À peine Blandine eut-elle pénétré dans la salle d'audience qu'il la précipita à terre et, possédé par une folie meurtrière, lui arracha... le nez. Effrayés par tant de sauvagerie, les serviteurs du roi s'apprêtaient à mettre en pièces l'animal enragé. Un chevalier arrêta leur geste.

— Sire, écoutez-moi ! dit-il en s'adressant au roi. Cette bête a vécu près de nous sans faire le moindre mal. Elle n'a été cruelle qu'envers cette dame et son époux. La coïncidence est troublante. Faites-la soigner puis interroger ; peut-être sait-elle la cause de la haine que lui porte le loup ?

Blandine et Thibaut furent emmenés dans les geôles du palais. Prise au piège, l'épouse vipérine passa aux aveux. Elle raconta ce qu'il advenait, trois jours par semaine, de son premier époux et comment elle l'avait trahi. Ce loup vengeur ne pouvait être que Bisclavret, son mari métamorphosé. Elle en était certaine. Quant aux habits dérobés, elle les avait rangés dans le grand coffre sculpté, au pied de son lit.

Le roi ordonna à l'un de ses capitaines de lui ramener au plus vite les effets du chevalier. Une fois les vêtements en sa possession, Arthur les fit apporter devant le loup. Après les avoir flairés, l'animal les dédaigna en gémissant.

— Nous sommes-nous trompés ? murmura le roi.

Le sage chevalier, qui avait déjà fort judicieusement conseillé son souverain, reprit alors la parole.

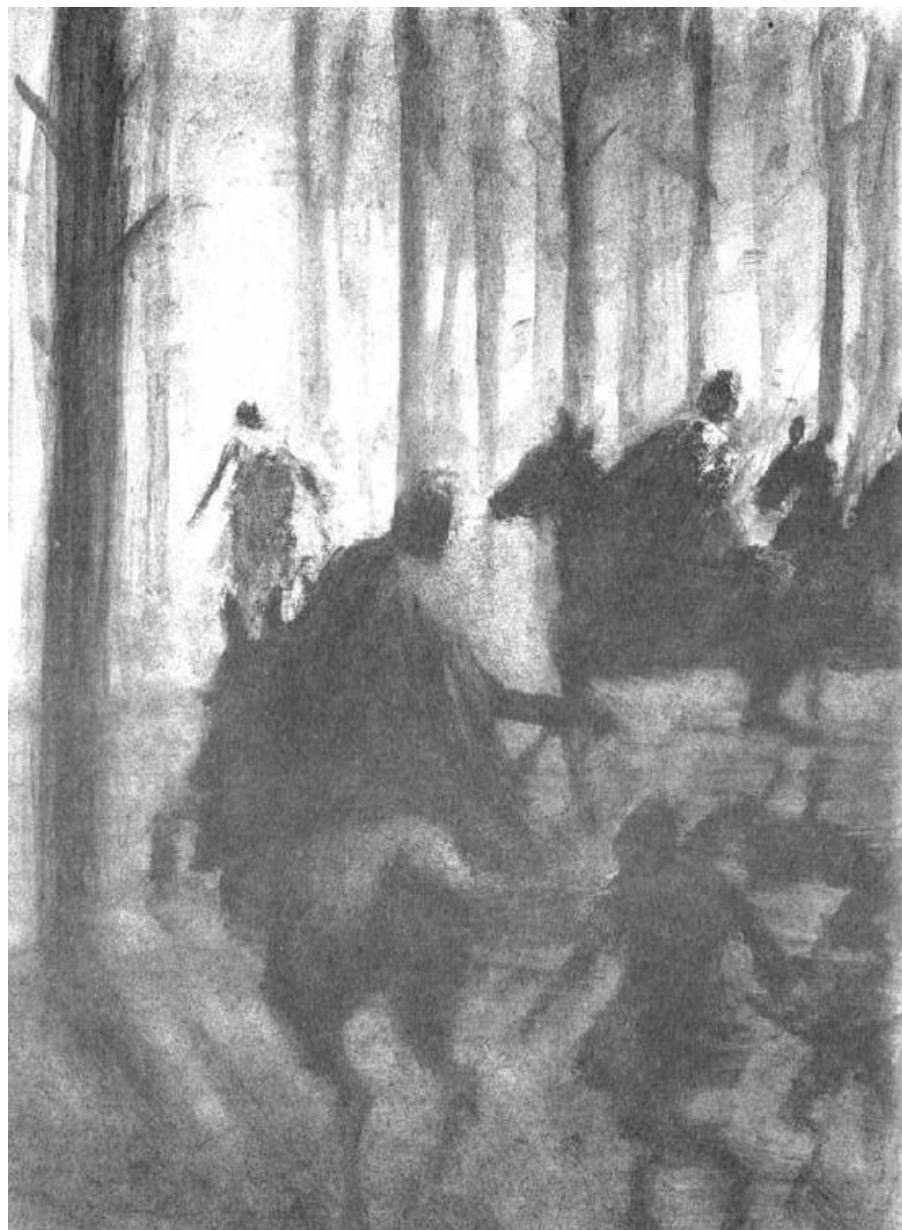
— Sire, ne comprenez-vous pas qu'il n'accepterait pour rien au monde de reprendre sa forme humaine devant nous tous ? Ce spectacle n'est pas pour les yeux des hommes.

Le roi conduisit le loup dans sa propre chambre, y déposa les habits et s'en retourna.

Plusieurs heures s'étaient écoulées lorsque le roi revint dans la chambre, escorté par deux barons. Sur le lit royal richement apprêté, ils découvrirent le chevalier endormi. Doucement, le roi le réveilla. Heureux de retrouver un compagnon cher à son cœur, il lui donna l'accolade.

Devant l'assemblée des barons, le souverain rendit à Bisclavret son domaine. Quant à dame Blandine et au chevalier Thibaut, ils furent bannis de Bretagne. On raconte qu'ils eurent beaucoup d'enfants. Les femmes de leur lignage, c'est la stricte vérité, naquirent et vécurent sans... nez.





II

UN PAYS DE RÊVE

LE SERF(13) court à perdre haleine, les sbires du seigneur lancés à ses trousses. Ses jambes ont de plus en plus de mal à le porter ; sa poitrine le brûle. Le paysage danse devant ses yeux embués de larmes et de sueur. Il ne sait combien de temps il pourra résister. S'ils le rattrapent, il sera mis en pièces par les dogues ou, au mieux, pendu parce qu'il a braconné dans la forêt seigneuriale. Exécuté pour deux lièvres ; une perte insignifiante pour son maître, un trésor pour sa femme et ses deux enfants qu'il a laissés là-bas, dans la cahute. L'homme traverse vivement un gué, franchit un buisson d'épineux où il s'écorche les mains, s'enfonce dans un bois. La branche basse d'un sapin lui gifle le visage ; une autre accroche ses haillons. Il se débat, se libère, s'élance sur un sentier rocailleux, droit devant lui, sans savoir où celui-ci le mène. Soudain, il se retrouve devant un précipice couronné de brume. Le sifflement d'une bille d'acier propulsée par une fronde, une explosion de douleur entre ses omoplates ; il bascule dans le vide et les ténèbres.

Quand Jacques revient à lui, le soleil s'est fait plus chaud. Il se remet sur ses pieds, tâte ses membres : rien de cassé. Pourtant, il se rappelle la fuite, la douleur, la chute. Ce qu'il voit ne ressemble en rien à la terre rocailleuse qu'il cultive d'habitude. D'une grosse paluche calleuse, usée par le travail des champs, il ébouriffe sa tignasse hirsute, se frotte les yeux, se pince. Aïe ! Les grasses prairies, les verdoyants vallons, entre lesquels serpente un fleuve qui a le rougeoiement du rubis, sont bien réels.

Le gosier sec, Jacques se précipite dans l'eau malgré son étrange couleur. Il en boit une lampée, puis deux.

— Slurp, mais... c'est... slurp... du vin... Dieu merci !

Il se signe et replonge de plus belle.

— C'est un excellent cru, n'est-ce pas ?

Jacques lève vivement la tête, ruisselante de vin. Un homme l'examine en souriant, depuis un pont. Sa face, sans âge, ressemble à une terre du Sud, ravinée par les intempéries, brûlée par le soleil. Un

visage de paysan ! Ce que dément pourtant sa riche vêtue et son énorme panse.

— Étienne Bonnechair, pour vous servir ! dit l'homme, sur un ton enjoué. Je vous salue... messire ?

— Jacques... Je m'appelle Jacques... Où sommes-nous ? Au Paradis ? Suis-je mort ?

Vous ne ressemblez pourtant pas aux anges que nous a décrits notre curé.

La question amuse vivement Bonnechair.

— Au Paradis, au Paradis... Ho ho ho ! Que nenni, on s'ennuie ferme au Paradis. Sans compter, mon ami, que le régime alimentaire y est Spartiate : eau et fruits, point de vin ni de pâtisserie... Miam... Goûtez donc de celle-ci !

Jacques écarquille les yeux : l'homme vient d'engloutir un morceau du parapet sur lequel il s'était appuyé. Jacques s'approche, hume, goûte à son tour, puis attaque l'ouvrage à belles dents.

— Ça alors ! Scroumpf... Il est... Miam... il est en...

— ... gaufre. Bienvenue en Cocagne que nul autre pays n'égale ! (D'un ample geste, Bonnechair désigne les alentours.) Il y a, en cette contrée, abondance de bonnes choses, sans nul besoin de semer pour récolter ; jamais d'hiver et de gelée, point de grêle et de famine. Et nul seigneur pour piller votre grenier ou dévaster votre champ. Venez, je serai votre hôte ! D'ici à mon logis, vous aurez bien des occasions de vous émerveiller et... de vous régaler.

Ils se mettent en route, passent le pont en gaufre. Sur l'autre rive, un homme patiente, une poêle à la main, penché sur le cours de vin.

— Que fait-il ? s'enquiert Jacques.

— N'avez-vous pas des yeux pour voir ? Il pêche !

L'homme tend la poêle vers l'onde et, merveille d'entre les merveilles, les poissons se chamaillent : chacun veut arriver le premier dans l'ustensile de cuisine. Finalement, deux truites, plus promptes que les autres, atterrissent dedans. L'une est rôtie, l'autre pochée ; toutes deux sont déjà salées et poivrées, prêtes à être dégustées.

Étienne et Jacques se détournent du pêcheur, suivent les méandres du fleuve, grimpent des crêtes et franchissent des vallées. Bonnechair disait vrai : chaque nouvelle lieue est l'occasion de découvertes inouïes qui dépassent les rêves les plus fous. Ils traversent des plantations d'arbres à pain et des champs de biscuits, pénètrent sous des bouquets de persil si hauts qu'ils tutoient le ciel, cueillent des brioches, se désaltèrent à des fontaines de lait et de miel. Au détour d'un coteau surchargé de vignes à faire pâlir d'envie Noé⁽¹⁴⁾, Jacques désigne le ciel d'azur, tout excité par ce qu'il voit.

— Là haut, des cailles !

Une centaine, au bas mot, volent en formation serrée au-dessus de

leur tête, traînant derrière elles une bonne odeur d'épices et de cannelle. Dodues, plumées, lardées, embrochées et bien dorées, elles margaudent une étrange rengaine.

— À point les cailles, à point ! annoncent en chœur les unes.

— Mangez-nous, mangez-nous ! répliquent les autres, en canon.

— J'en voudrais bien une, soupire Jacques.

— Tu n'as qu'à ouvrir la bouche et pointer ton doigt vers celle-ci, lui conseille Étienne.

À peine l'a-t-il ouverte en grand, qu'une caille bien juteuse lui tombe dedans. Il la déguste avant de reprendre la route.

Au sortir d'une montagne de fromage qu'ils creusent à la cuillère, les deux gourmands arrivent en vue d'une cité incomparable. Ses remparts sont de gigantesques tranches de rôti ; ses créneaux des pâtés de viande ; ses tours des poires évidées. Les portes – deux miches de pain – sont entrouvertes. Devant la herse faite de chapelets de saucisses, deux sentinelles somnolent, bienheureuses, une main serrant l'anse d'un cruchon de vin épicé, une autre refermée sur la hampe d'une asperge démesurée.

Étienne et Jacques remontent la rue principale, passant devant des maisons aux façades de gâteaux, aux fenêtres de nougat, à la toiture de crêpes. Ils croisent une bande d'oies plumées, cuites et déjà entamées : la première a perdu l'aile, la seconde une cuisse, la troisième tout le flanc gauche. Ils arrivent devant une maison en sucreries, assez vaste pour abriter un prince, sa cour et son armée.

— Voici mon modeste toit ! Entrons.

Jacques bâille comme une carpe. Il a tant mangé, tant marché qu'il voudrait se reposer.

— Excuse-moi, l'ami, mais je suis fatigué. J'aimerais m'étendre un moment.

— Bien sûr, bien sûr... je comprends. Suis-moi.

Son hôte le conduit dans une chambre à la voûte plus haute qu'une cathédrale. Sculptée dans l'os d'une baleine, recouverte de soie et d'hermine, la literie y est digne d'un roi. Pour la première fois de sa vie, Jacques se glisse sous une courteline moelleuse, fraîche et parfumée. Il a l'impression de s'endormir dans un nuage. Rrrron... rrrron.

— Cocoricooooo !

— Jacques, c'est l'heure ! Le coq a chanté. Il croit entendre la voix de sa mégère :

Margot... Mais c'est impossible...

— Hmmm... Qu'on me prépare cet oiseau de malheur pour le déjeuner ! dit-il d'une voix rendue pâteuse par le sommeil.

— Ben voyons ! V'là qu'il continue à rêver. Dépêche-toi de te lever, espèce de paresseux ! Arrête de faire la dorvelle(15) ! Je m'en vais te

frotter le museau, moi !

Une bourrade dans le dos le réveille tout à fait. Jacques se retourne pour se retrouver face à sa femme qui le regarde de clicorgne(16).

— Par Dieu, si je m'attendais à t'voir ! T'as réussi à me rejoindre !... Avec les marmots ?

Margot, qui ne comprend décidément rien aux élucubrations de son époux, râle de plus belle :

— Allez, fainéant, debout ! Tu crois p't-être que la nourriture va te tomber toute rôtie dans la bouche.

Jacques se lève péniblement de sa couche de... foin où sont allongés sa femme et ses deux petits qui, affamés, braillent plus haut que des chats-huants. Il se gratte sous une aisselle, écrase une puce entre le pouce et l'index puis regarde autour de lui, désespéré. Le décor familial de sa maisonnée – le toit de paille, le sol de terre battue qui ne fleure pas l'encens, les murs de torchis, la huche(17) de bois, dans le coin – a remplacé les merveilles de Cocagne.

Ainsi, tout ce qu'il a vécu et mangé n'a été qu'un songe.





III

LE CŒUR MANGÉ

PAM, PAM, PAM... Des coups répétés ébranlèrent la porte de ma modeste chambre. Je déposai mon livre de prières sur la petite table branlante.

Des cris retentirent :

— Frère Adalbert ! Frère Adalbert, ouvrez ! Venez vite... Oh ! mon Dieu !...

À peine avais-je fait glisser le verrou et entrebâillé la porte qu'une grosse femme affolée franchit le seuil de la pièce. Son visage était blanc comme un linge. Elle tira sur l'une des manches de ma coule(18), me suppliant de la suivre. Saisissant la gravité de la situation, je me précipitai hors de la chambre.

La cour, illuminée de torches, était en effervescence. Les gens formaient un demi-cercle autour d'un corps que je devinais à peine. Nul ne prêtait attention au crachin. Une vieille femme priait, agenouillée dans une flaque. Des formules magiques à peine murmurées répondaient aux signes de croix. À mon arrivée, l'attroupement se dispersa. Je lus sur tous ces visages de la stupéfaction et de l'horreur, de l'incompréhension et de la pitié. Mon cœur se serra alors que je baissais les yeux sur le corps inanimé. La damoiselle était étendue, immobile, à même le pavé luisant de pluie. Une petite bise jouait dans les voiles de sa coiffe et ridait sa tunique de lin verte. Une chaussure de feutre gisait à quelques centimètres d'un pied nu. Malgré l'angle bizarre que faisait sa tête par rapport à son buste et le sang qui souillait sa blonde chevelure, Béatrice était encore belle.

Brusquement, la crue des souvenirs me submergea. Je me rappelai notre première rencontre, sept mois auparavant. J'avais été envoyé par mon supérieur auprès de messire Giraud de Valgaillard, l'un des protecteurs de notre ordre, afin de parfaire l'éducation de sa fille, Béatrice. Sa défunte mère en avait fait une bonne chrétienne et une excellente maîtresse de maison. Mais le baron ambitionnait d'accroître le renom de sa famille en la mariant au plus beau parti possible. Pour

ce faire, il voulait qu'elle reçoive un enseignement plus poussé en latin, la langue des puissants de ce monde, ainsi qu'en musique et littérature. Sa grâce naturelle et ses nouveaux talents devaient lui ouvrir les portes dorées des cours de France et d'Angleterre.

Par une belle après-midi de printemps, son père m'avait conduit auprès d'elle, dans un verger clos adossé à la vieille bâtisse seigneuriale. L'air embaumait le lilas, le narcisse et l'aubépine. Le lourd parfum de ces fleurs me montait à la tête. Un rossignol et un merle sifflaient une louange au soleil. Au centre de ce jardin des délices, sur un banc de sardoine, Béatrice écoutait sa demoiselle de compagnie lui chanter une rotouenge(19) en s'accompagnant à la harpe.

Le crissement de nos pas sur le gravier fit se retourner les jeunes filles et s'envoler leurs compagnons de chant dans une ondée de plumes. Je LA VIS, rayonnante. C'était la plus belle créature que Dieu eût placée sur terre... une fée au teint de nacre. Ses hautes pommettes, son regard rieur et sa bouche mutine, entrouverte sur des dents de perle, lui donnaient un air insolent irrésistible. La simplicité de sa robe de lin, teintée par le genêt, rehaussait sa beauté naturelle.

Le voile du passé se déchira. Peu à peu, les souvenirs refluèrent. Je repris mes esprits. Un garde me parlait :

— Elle est sortie en courant dans les galeries hautes(20) puis, sans un cri, elle s'est jetée dans le vide. Je... je n'ai rien pu faire...

Cette nouvelle me fit l'effet d'un coup de poing en pleine figure... Je crus défaillir. Pour quelle raison Béatrice avait-elle décidé de mettre fin à ses jours ? J'étais révolté à cette idée.

— Où est donc messire Giraud ? Pourquoi n'est-il pas ici ? m'écriai-je en secouant la sentinelle comme un prunier.

— Il s'est cloîtré dans ses appartements... Nul n'ose le déranger depuis...

Je me détournai sans plus prêter attention à ses paroles et demandai qu'on transportât la défunte sur son lit.

Une fois à son chevet, je donnai des ordres pour qu'on la baigne. C'est à cet instant que je remarquai l'absence d'un anneau serti d'émeraudes dont elle ne se séparait jamais : il lui venait de sa mère. Perplexe, je m'attardai sur ses mains. Je découvris sous ses ongles des lambeaux de chair ainsi qu'un fil pourpre qui ne provenait ni de ses vêtements ni de la courtepointe rougie sur laquelle elle gisait. Je notai aussi des taches de sauce et de vomissures sur sa tunique.

Mon cerveau bouillonnait de questions. Je ne parvenais à m'expliquer ni l'absence du baron ni mes découvertes. Tout cela était si étrange. J'eus peu à peu l'intime conviction que la mort de mon élève cachait un terrible secret. Je me jurai de le percer. Je dispensai quelques conseils afin que l'on préparât le corps pour son ultime

voyage, puis descendis précipitamment les escaliers qui menaient à la grande salle seigneuriale.

Sa double porte aux larges battants était entrouverte. Je marquai un temps d'arrêt et embrassai d'un regard circulaire la vaste pièce. Elle était restée telle quelle depuis le dîner. Les dernières bûches achevaient de se consumer dans l'âtre de la monumentale cheminée tandis que la cire des cierges dégoulinait le long des grands candélabres en argent. Un fauteuil renversé brisait la belle ordonnance des lieux. J'en inspectai chaque recoin, chaque meuble, en commençant par la table.

Celle-ci regorgeait encore des mets les plus divers. Elle avait été dressée pour trois convives. Mais seuls deux hanaps – ceux du seigneur et de sa fille – avaient été utilisés : un peu de tanin restait au fond de chacun d'entre eux. Damoiselle Béatrice et son père avaient apparemment attendu en vain un visiteur ? Un autre détail me troublait : un unique tranchoir(21) était imbibé de sauce ; de cette même préparation retrouvée sur la tunique de la défunte.

Je remarquai sur le sol, près du fauteuil renversé, du vomis. À quatre pattes, je sondai le plancher. Sous la table, je découvris l'anneau perdu, coincé entre deux lattes disjointes.

Je tournai et retournai dans ma tête les maigres indices en ma possession. Impossible de leur trouver une logique ! Je pensai alors à la demoiselle de compagnie de Béatrice, sa sœur de secret : Agnès. Je connaissais les liens d'amitié qui l'unissaient à mon élève. Peut-être savait-elle quelque chose ? La nuit était bien avancée ; je remis donc au lendemain ma rencontre avec Agnès.

Ce soir-là, je cherchai en vain le repos. Trop de questions sans réponse tourbillonnaient dans mon esprit. Je gisais sur ma paillasse, les yeux rivés sur le plafond lépreux. Ce n'est qu'au petit matin que je parvins à m'endormir, épuisé.

Il était tierce(22) passée lorsque je trouvai Agnès dans sa chambre. Assise sur un tabouret, elle rapiécait une longue chemise. Elle leva sur moi un visage fermé aux paupières gonflées par les pleurs. Puis elle se détourna, reprenant son ouvrage. Il était évident qu'elle ne tenait pas à me parler. Je la pris par le menton, la forçant à regarder le bijou que je lui présentais.

— Agnès, reconnaissez-vous cet anneau ?

Pour toute réponse, le sang reflua du visage de la jeune fille ; elle s'évanouit dans mes bras. Lorsqu'elle reprit connaissance, ses yeux s'emplirent de larmes. Elle tenta vainement de les refouler. Sa lèvre supérieure était agitée d'un tic nerveux, ses mains tremblaient.

— Sainte Mère de miséricorde !... L'anneau de... Je savais que tout cela tournerait mal...

Des sanglots hachaient ses paroles, les rendant presque inaudibles.

— Allons, allons, mon enfant... Il faut vous ressaisir et...me dire tout ce que vous savez. Je dois connaître la vérité.

Agnès sécha ses larmes, puis inspira profondément pour arrêter la chamade de son cœur. D'une voix mal assurée, elle m'apprit que Béatrice avait, il y a peu, fait la connaissance d'un jeune homme. Troubadour de son état, gentilhomme désargenté, il courait l'aventure, vivant de sa plume, de sa vielle et de son épée. Le baron l'avait invité un soir à conter moult chantefables(23). Ses vers avaient bouleversé Béatrice ; son charme l'avait conquise. Bref, la jeune fille s'était follement amourachée de lui. De son côté, le jeune homme n'avait pas été insensible à la beauté de Béatrice – il l'avait chantée devant tous, au grand déplaisir du châtelain.

Au cours des semaines qui avaient suivi, ils s'étaient rencontrés en cachette, avec la complicité d'Agnès. Afin de sceller un amour éternel, Béatrice lui avait même fait don de son précieux anneau.

Mais les deux tourtereaux étaient allés d'audaces en imprudences. Tant et si bien que le baron, qui n'était pas la moitié d'un sot, eut vent de leurs rendez-vous.

— Il y a deux jours, me révéla Agnès, messire Giraud et ses hommes de main ont fait irruption dans le verger. Sous les yeux apeurés de ma damoiselle, son aimé lui a été arraché des bras, jeté face contre terre, puis roué de coups. Elle a bien tenté de faire un rempart de son corps, mais d'énormes mains, de vrais battoirs, entravaient ses poignets dans son dos, l'empêchant de bouger. Béatrice est parvenue quand même à échapper à l'emprise du soldat pour tomber aux pieds de son père et l'implorer d'épargner son amoureux. Elle a obtenu du baron que le jouvenceau ne fût point tué mais seulement chassé de la contrée. Les soudards ont alors traîné le jeune infortuné, pieds et poings liés, hors du jardin... Je n'en sais pas plus. On m'a, depuis ce jour, tenue éloignée d'elle.

— Pourquoi n'avoir rien dit ? lui demandai-je.

Ses épaules s'affaissèrent ; elle se mordit les lèvres :

— J'étais... terrorisée... Le baron est un homme violent... Je... je n'ai pas osé...

Je m'efforçai de consoler Agnès avant de m'éloigner, pensif. Ainsi donc, une simple, une banale histoire d'amour avait tourné à la tragédie.

Je tentai de reconstituer les derniers instants de Béatrice. Lors de l'ultime repas, pris en compagnie de son père, elle avait, semble-t-il, perdu tout espoir de revoir un jour l'être aimé... Une idée désagréable trotta dans ma tête : le baron n'était pas homme à laisser en vie une personne capable de ruiner ses projets matrimoniaux. Encore me fallait-il obtenir des preuves de sa culpabilité. Je profitai d'une de ses absences pour m'aventurer dans ses appartements.

La lumière du jour passait difficilement par les étroites fenêtres de la chambre, vaste et haute. Au centre de la pièce, un brasero rougeoyait ; ses flammes se reflétaient sur les meubles alentour, un grand lit de bois précieux flanqué de coffres finement sculptés de scènes de fauconnerie. Des tentures historiées, plus magnifiques les unes que les autres, recouvraient tous les murs. Je fis le tour de la pièce, la fouillai minutieusement. L'une des tapisseries portait des traces d'usure anormale sur son côté gauche, à hauteur d'épaule ; comme si elle avait été souvent manipulée. En repoussant d'un geste vif le lourd tissu, je découvris une porte dérobée.

Plusieurs minutes me furent nécessaires afin de comprendre et de forcer l'ingénieux mécanisme de ce passage secret. Finalement, il s'ouvrit avec force grincements, cliquetis et craquements, révélant un escalier de pierre en colimaçon qui s'enfonçait dans les ténèbres. J'écoutai attentivement : il y régnait un silence de mort. J'enflammai une torche au brasero, m'avançai, tous les sens en alerte, dans le passage, puis le refermai derrière moi. J'eus l'impression de pénétrer dans un tombeau.

Après une descente qui me parut interminable, je débouchai dans un étroit boyau de pierre dont les parois suintaient d'humidité et sentaient le moisi. Je devais être dans les entrailles du château. Un courant d'air glacial traversa la rude étoffe de ma bure ; je frissonnai. Je progressais lentement, à la seule lumière de ma torche, rasais les murs, veillant à ne pas tomber dans une chausse-trape. Mes nerfs étaient tendus à l'extrême ; le sang battait mes tempes. Le frottement de mes sandales sur les dalles résonnait, rebondissait de mur en mur, emplissant le passage d'échos. Je faisais plus de bruit que vingt hommes réunis. Cela me rassurait et m'inquiétait à la fois.

Le corridor bifurqua à droite, ensuite à gauche, puis encore à droite, avant de déboucher sur une pièce fermée par trois petites portes. J'ouvris celle qui me faisait face et en franchis le seuil : elle donnait sur un couloir que j'empruntai à son tour. Au bout d'une centaine de mètres, j'arrivai dans une seconde pièce, percée, elle aussi, de plusieurs ouvertures. Les passages et les carrefours se démultipliaient à l'infini : j'étais dans un labyrinthe... Je n'avais nulle envie d'abandonner mes investigations mais le risque de me perdre dans ces souterrains ne me réjouissait guère. Je devais prendre certaines précautions avant de m'y aventurer plus profondément.

Mes mains fouillèrent nerveusement les replis de ma coule et en sortirent une corne à encre que j'avais, par chance, oublié de ranger dans la bibliothèque. Elle allait m'être fort utile.

Galvanisé par cette trouvaille, je poursuivis mon chemin dans ce dédale de tunnels et de coursives, traçant avec les doigts une croix sur les parois afin de baliser mon passage. Mais bien vite, ma réserve

d'encre s'épuisa. La rage au cœur, je songeais à rebrousser chemin lorsque le couloir que j'avais emprunté finit en impasse. Au fond, je perçus une forme adossée au mur, en posture assise, immobile, silencieuse. Après un temps d'hésitation, je m'approchai : un corps baignait dans une mare de sang caillé. À en juger par la rigidité cadavérique et l'état de décomposition, la mort devait remonter à plus d'une journée, peut-être deux. On s'était acharné sur lui : il était couvert de blessures... Mais le plus horrible, c'était le trou béant que présentait le côté gauche de sa poitrine... On lui avait arraché le cœur... Devant une telle abomination, mes cheveux se dressèrent sur ma tête.

Une vielle en morceaux ainsi que les pages ensanglantées et déchirées d'un petit manuscrit étaient éparpillées à côté du cadavre. Je ramassai une feuille de parchemin, puis en déchiffrai le contenu : un fragment d'un conte courtois que je ne parvins pas à identifier. La vérité m'apparut, terrible : j'avais retrouvé le soupirant de Béatrice.

Je remontai aussi vite que le permettaient mes jambes et les méandres du labyrinthe. J'émergeai enfin dans les appartements du baron. À cet instant, une voix sonore me fit sursauter :

— Tiens, tiens... frère Adalbert ! On visite le château...

Giraud de Valgaillard me jaugea ; je mesurai alors toute mon imprudence. Je restai figé sur place, incapable de faire un seul mouvement, la langue collée au palais, les jambes flageolantes. Je lâchai les feuillets sanglants que j'avais rapportés des oubliettes.

Le premier instant de stupeur passé, me ressaisissant, je soutins son regard et l'accusai :

— Je sais tout, messire Giraud ! Vous êtes un assassin !...

— Bravo ! Quelle belle réplique, frère Adalbert ! Vous apprêtez-vous à jouer un mystère(24) ? m'interrompit-il ironiquement.

Sa bouche se contracta en un pli cruel.

— Vous arrivez à point nommé, frère Adalbert. J'aimerais me confesser...

Je fis mine de ne pas comprendre.

— Frère Adalbert... Confessez-moi, dit-il d'une voix sifflante, tout en me désignant un ployant(25).

La colère contenue empourprait les griffures qui marquaient sa joue gauche. Ses yeux roulaient follement dans ses orbites.

Soudain, son visage s'adoucit ; sa voix se fit implorante :

— Frère Adalbert, vous ne pouvez refuser... Impuissant, je m'assis donc en face de lui, prêt à écouter la longue liste de ses péchés.

« Vous n'êtes pas sans savoir qu'un rimailleur avait séduit votre élève, ma très chère fille. Je tairai les circonstances de leur rencontre pour entrer... dans le vif du sujet. L'amour est aveugle, aveugle et imprudent... Ah ! les sots ! Croyaient-ils vraiment que leur passion ne

serait jamais découverte ?!... Que je permettrais une telle mésalliance ? Avant-hier, je pris sur le fait les deux tourtereaux que couvait Agnès, leur chaperon. Avec plusieurs hommes, je m'emparai de l'amant de ma fille et promit à cette dernière de le bannir du pays sans lui faire de mal. En vérité, je le fis emmener dans les souterrains du château, l'occis, et de mes propres mains lui arrachai le cœur. Dans la journée d'hier, je suis allé retrouver ma fille dans sa chambre.

« — Ma chère enfant, je te pardonne cette amourette. Pour preuve de ma sincérité, toi et ce... jeune homme serez mes invités d'honneur, ce soir même.

« Je la laissai toute à sa joie recouvrée, inconsciente de la perfidie de mes intentions, et descendis quatre à quatre les marches menant aux communs.

« — Que l'on apprête la grande salle ! Sortez la vaisselle d'argent et une nappe blanche brodée ! Allons ! Valets, marmitons, du nerf !

« Alors que les préparatifs du banquet allaient bon train, je pris à part mon cuisinier et lui donnai le cœur :

« — Tiens ! Accommode-le à ta manière. Je compte sur toi pour en faire un plat savoureux, digne d'une reine. Tu le feras servir, ce soir, à ma tendre fille.

« Quand ce fut l'heure, un serviteur corna(26) l'eau. Nous nous lavâmes les mains avant de prendre place à la table. Bien sûr, Béatrice s'étonna de ne pas voir son bien-aimé.

« — Père, où est-il ? Pourquoi n'est-il pas encore ici ?

« — Ma chérie, sois tranquille. Il sera bientôt là... en chair... Il m'a fait dire qu'il arriverait en retard.

« Je n'avais guère d'appétit ce soir-là, en revanche je ne cessais de vider ma coupe et m'enivrais.

« De joyeuse humeur, ma fille picore un peu de chaque plat. Elle raffole du cœur en sauce, en reprend plusieurs fois si bien qu'elle le finit. Oublieuse des convenances, elle se poulèche les doigts humides de sauce.

« — Père, cette viande était délicieuse. Votre cuisinier s'est surpassé.

« — Oh ! Il n'est pas étonnant que tu aies apprécié ce mets. Tu ne pouvais que savourer, rôti et assaisonné, ce que tu adorais vivant et palpitant.

— Pardonnez-moi, mais je ne vous comprends pas. Que m'avez-vous fait manger ?

— Mon enfant, cette chair dont tu fus si gourmande n'était rien d'autre que le cœur de ton amoureux. Le joli cœur t'a servi de repas. Voici comme preuve l'anneau que j'ai repris à son cadavre... Ô délices de l'Amour...

« Ma fille a un haut-le-cœur, se courbe et vomit. Puis, telle une furie, elle se précipite sur moi, toutes griffes dehors. Une grêle de coups

s'abat sur mon visage, sur mon poitrail. Je continue pourtant à la railler :

« — Ne voulait-il pas te donner son cœur ? Voilà son souhait exaucé ! Diantre ! Il ne pouvait espérer mieux... Vous voici réunis. Tu as consommé ton amour... Tu l'as dévoré à belles dents !

« Subitement, elle se calme ; ses poings cessent de me frapper. Son visage perd toute expression. Ses mains se mettent à virevolter comme si elles jouaient d'un instrument imaginaire, tandis qu'elle fredonne une mélodie obsédante... Sa raison s'égare... Elle jure de... rejoindre son aimé... En proie au délire, elle s'enfuit hors de la pièce pour gagner les loges et se précipiter dans le vide... Elle est morte folle et damnée...

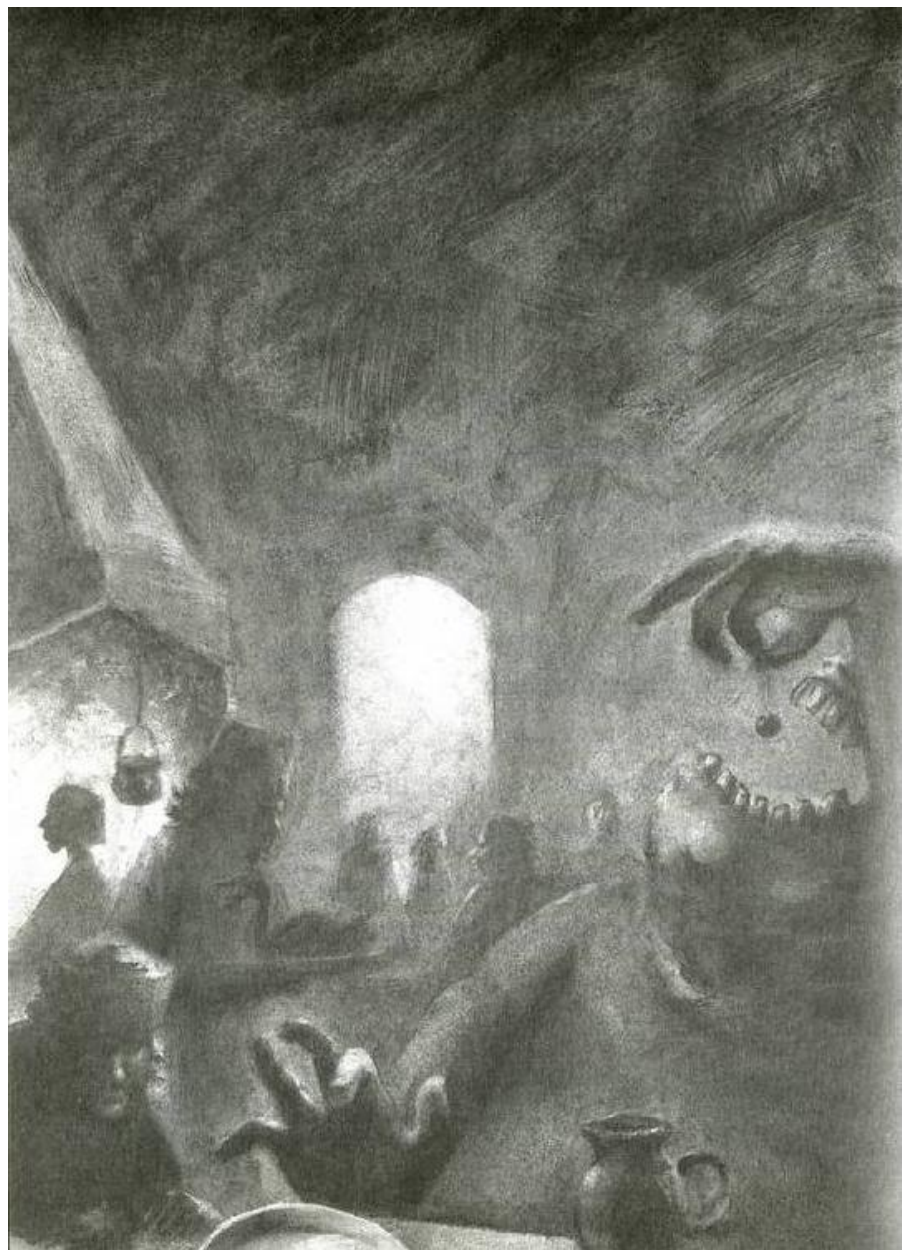
« Voilà... vous connaissez le fin mot de l'histoire, frère Adalbert. Mais à quoi cela vous servira-t-il puisque vous n'en soufflerez mot à personne ? Le secret de la confession vous condamne à vous taire. Qui viendra maintenant me réclamer des comptes ? »

Pas une seule parole de repentir, aucun remords ne franchit les lèvres de messire Giraud. Il était bien trop orgueilleux... Épouvanté, je m'enfuis du château, laissant son seigneur impuni.

Dix ans ont passé depuis ces terribles événements. J'ai appris récemment que messire Giraud de Valgaillard avait multiplié les pèlerinages avant d'être tué lors de la huitième croisade. Sa mort fut héroïque, dit-on. Il s'était jeté dans la mêlée, hurlant comme un possédé : « Béatrice, Dieu ! Pardon ! » Cela n'avait rien d'un cri de guerre.

Moi, Adalbert, moine, je connais la faute qu'il cherchait à effacer, en vain. Que Notre Seigneur tout puissant le prenne en pitié !





IV

NE DONNE PAS TA PART AUX CHIENS !

GLOUGLOUGLOUUIII. Pour ta douzième fois, son estomac gargouilla telle une cornemuse. Noddo D'Andrea passa une main sur sa panse rebondie que le boutonnage du pourpoint avait bien du mal à endiguer. Plus sûrement que le soleil ou les cloches d'une église, son ventre lui annonçait l'heure du repas. Noddo jeta en hâte sur ses épaules une houppelande(27) sans manche, fixa malhabilement un chapeau sur sa grosse tête en forme de poire, fit ses dernières recommandations aux ouvriers et apprentis puis confia l'échoppe-atelier à son fils aîné. Située dans le quartier animé d'Orsanmichele, à deux pas du Mercato Vecchio, son affaire était florissante. Ses étoffes jouissaient d'un énorme succès. Il pensait même ouvrir une nouvelle boutique au printemps prochain.

D'un pas chaloupé et pesant, il prit la direction de l'auberge tenue par Pietro Torcelli. La rue grouillait de monde. Il jouait des coudes à travers la cohue, indifférent aux cris de protestations, aux quolibets d'étudiants désœuvrés qui cherchaient la bagarre, et même aux bonjours des amis. Quand le ventre de Noddo criait famine, rien ni personne ne pouvait le détourner de son but : des plats copieux. Car Noddo, sans conteste, se tenait mieux à table qu'à cheval. D'ailleurs, de nombreuses histoires circulaient sur sa voracité. Tant et si bien que tout Florence redoutait de partager son tailloir(28).

Moins d'une dizaine de bâtisses plus loin, Noddo, le visage rubicond et le souffle court, ne fut pas mécontent d'apercevoir l'enseigne peinte de l'auberge : une énorme corne d'abondance. Au-dessous d'elle, à la porte d'entrée, le propriétaire vantait aux passants les mérites de sa cuisine :

— Ces seigneurs ont-ils un petit creux ? Ici, vous serez rassasiés. De riches mets à volonté pour quelques deniers. Vos altesses ont-elles soif ? Ici, elles boiront à satiété vin de Bourgogne ou de Beaune. Bref, ici vous trouverez bon manger et bon boire.

À la vue de Noddo D'Andrea, l'un de ses meilleurs clients, il sourit de toutes ses dents.

— Maître(29) D'Andrea, veuillez-vous donner la peine d'entrer ! lança-t-il avec force courbettes, plus obséquieux que jamais.

Lorsque Noddo s'engouffra dans l'auberge, une bonne odeur de nourriture lui chatouilla les narines ; il en avait l'eau à la bouche. La salle commune était bondée. Sous un plafond noirci par la suie de la cheminée et des braseros, une vingtaine de personnes étaient attablées. Il reconnut, parmi elles, Franco Sacchetti(30), qui se piquait d'écrire à la manière de Boccaccio(31). Sacchetti parlait politique haut et fort avec un marchand de Vérone dont Noddo avait oublié le nom. Au fond de la vaste pièce, une matrone au long tablier graisseux touillait le contenu d'une marmite léchée par les flammes de l'âtre, tandis qu'un garçonnet tournait une broche sur laquelle il avait empalé deux oisons. Non loin d'eux, assise sur un tabouret, une servante d'à peine quinze ans plumait un canard sous le regard intéressé des chiens de la maison, couchés sur le sol dallé. Noddo ne put s'empêcher de jeter un regard concupiscent sur les salaisons qui pendaient au plafond.

— Que nous avez-vous préparé aujourd'hui, mon cher Pietro ? lui demanda Noddo.

Deux minces filets de salive s'écoulaient depuis les commissures de ses lèvres. Il les effaça d'un revers de la main.

Pietro énonça un à un les plats qu'il allait servir, tout en l'invitant à le suivre jusqu'à sa table :

— Un bouillon de lapereaux. Quelques délicieuses andouilles rôties à point... Ensuite... une bonne platée de macaroni, *al dente*... Sans oublier des pâtés d'alouettes. Et pour finir... des fruits au vin.

L'aubergiste plaça Noddo au même tailloir qu'un aimable jeune homme, au grand déplaisir de ce dernier.

— C'est bien ma veine, marmotta Giovanni. Moi qui voulais déjeuner, je risque de jeûner, contraint et forcé.

Peu de temps après, Pietro apporta religieusement un odorant bouillon, comme s'il tenait en ses mains le Saint Graal(32) :

— Bon appétit, mes seigneurs ! Vous m'en direz des nouvelles.

En deux coups de cuiller à pot, Noddo, qui ne craignait pas les mets brûlants, fit plat net, laissant Giovanni sur sa faim.

Lorsque arrivèrent sur la table les grasses andouilles qui grésillaient encore, Noddo se jeta dessus.

— Scrontch ! Groumpf... Gloup !

Elles avaient disparu comme cailloux jetés dans un puits, à l'exception d'une seule, la plus maigrichonne, que le jeune homme croqua encore bouillante.

— Uuufff ! Aaaah ! C'est trop chaud ! Faut-il que je me calcine le

palais pour manger un morceau ? s'écria le malheureux, en se versant du vin clair pour éteindre l'incendie de ses papilles.

Noddo égrenait un chapelet de rots sonores, soupira d'aise, se gratta la couenne en attendant la suite qui ne tarda pas.

Tout aussi solennellement, le patron revint pour leur servir les macaroni fumants et baignant dans la sauce. Chacun des deux convives plongeait sa fourchette(33) dans le tailloir de bois rempli à ras bord. Tandis que Giovanni soufflait dessus, Noddo enfourna une, deux, puis trois bouchées, plus grosses les unes que les autres.

Le visage déconfit, estomaqué par d'aussi mauvaises manières et qui plus est affamé, Giovanni écumait de colère :

— Hé ! Cessez donc de vous empiffrer à mes dépens ! Laissez-moi donc ma part... Tempérez votre mangerie(34) !

Cet avale-tout de Noddo continua de bâfrer, sans prendre la peine de répondre, suivant en cela le précepte que lui avait inculqué son père : « la bouche qui ne parle à table mange plus que les autres ». Avec son appétit insatiable, son immense avaloire(35) aux lèvres grasses, barbouillées de sauce, et son estomac plus profond que le gouffre des Enfers, Noddo D'Andrea ressemblait à un ogre. Derechef, il s'empara d'un nouveau monceau de pâtes.

« Tout le plat va disparaître dans la panse de cette baderne si je ne trouve pas un moyen de le modérer », songea Giovanni alors qu'il mastiquait sa première bouchée de macaroni, enfin tiède. À force de se creuser la tête, Giovanni eut une idée. Lorsque Noddo reprit du plat, le jeune homme fit de même mais jeta sa fourchette sur le sol.

Voyant cela, Noddo manqua de s'étrangler.

— Eh ! pauvre fou, que fais-tu ? Qu'est-ce qui te prend de gaspiller ainsi une si bonne nourriture ? éructa le glouton, en agitant sa fourchette sous le nez du jeune homme.

D'un calme olympien, Giovanni lui répondit en montrant les chiens qui se disputaient les pâtes :

— Je fais ce que je veux de mon repas ! Je préfère les régaler plutôt que de continuer à vous engraisser...

À ces mots, Noddo s'empressa de se resservir et Giovanni de l'imiter pour lancer sa part aux mâtin.

L'assistance, qui s'était arrêtée de déjeuner, regardait, médusée, cet étrange tournoi. Chaque bretteur ne le cédait en rien à l'autre.

— Scrountch, gloup et re-gloup !

— Splatch et re-splatchchhh !

Le duel continua ainsi quelques instants jusqu'à ce que Noddo s'écrie :

— En voilà assez ! Ne donne plus ta part aux chiens !

— Seulement si vous me laissez finir ce plat, répliqua le jeune homme. Vous en avez déjà mangé plus que de raison. Pour ce qui est

des prochains mets, promettez-moi d'aller plus lentement afin que je puisse me restaurer normalement. Jusqu'à la fin du repas, je veux prendre deux bouchées pendant que vous vous contenterez d'une seule.

— Ah non ! Pas question ! se défendit Noddo.

— C'est ce qu'on va voir !

Giovanni esquissa un geste en direction des chiens...

— D'accord, d'accord... tu as gagné ! concéda finalement Noddo, l'humeur maussade.

La salle entière éclata de rire. Giovanni put enfin déjeuner. Quant à Noddo, pour la première fois de sa vie, il dut se contenter de sa portion. Ce qui n'était déjà pas si mal.

Colportée d'auberges en tavernes, cette histoire fit le tour de la ville. L'étrange stratagème inventé par Giovanni séduisit tant les Florentins que, du vivant de Noddo D'Andrea, ceux-ci prirent l'habitude de manger en compagnie de leurs chiens.





V

LA BELLE, LE BRAVE ET LA BÊTE

LA SALLE immense, froide et silencieuse n'était éclairée que par la triste clarté d'un jour grisâtre. Le maître de la cité de Silène, dans la province de Libye, monta les trois marches de l'estrade qui menaient à son trône. Une fois assis, il se ratatina. De sombres pensées l'agitaient : il se sentait vieux, faible et si désespéré. Depuis des années et des années, à chaque nouvelle aube, la ville portait le deuil d'un de ses enfants qu'elle devait livrer à un affreux dragon. Et, cette fois-ci, le sort avait désigné sa propre fille.

— Majesté, la délégation attend que vous la receviez, annonça un héraut.

D'un geste vague de la main, le roi indiqua qu'on introduisît les visiteurs. Les lourdes portes tournèrent sur leurs gonds, laissant apparaître un groupe de notables qui se précipita aussitôt à l'intérieur de la pièce. Les visages étaient fermés, tendus.

— Noble monarque, protecteur du peuple, lancèrent-ils d'une même voix.

Le souverain les interrompit brutalement :

— Laissons là l'étiquette ! Je n'ai aucun plaisir à vous voir !

Le ton était cassant. Après un bref silence embarrassé, l'un des patriciens(36) prit la parole :

— Votre Majesté, il est l'heure. Le peuple a peur. Il gronde et montre le poing. Certains parlent de prendre d'assaut le palais si vous ne nous remettez pas votre fille.

— Comment osent-ils me menacer ! Jamais je ne sacrifierai la chair de ma chair ! Entendez-vous ! hurla le roi. Je ne veux pas qu'elle meure de cette façon. Nos enfants sont-ils du bétail ?...

Il s'était à demi levé, les mains crispées sur les accoudoirs de son fauteuil.

Tous les émissaires avaient baissé la tête.

— Sire, osa à peine l'un d'eux, vous savez ce dont est capable cette

bête de l'Enfer si le tribut en chair fraîche ne lui était pas versé...

Le roi le savait... Il se rappela le jour honni où le malheur s'était abattu sur la cité. De terribles images défilèrent devant ses yeux.

L'immonde Bête avait surgi des marais avoisinants pour infecter l'air de son souffle putride, empoisonner les points d'eau, flétrir les récoltes et décimer les troupeaux. Un grand nombre de ses sujets avaient alors pris la fuite. Ceux qui étaient restés avaient fait brûler de l'encens, porté des linges parfumés sur le visage ou, pour les plus riches, arboré des masques remplis d'aromates rares dans l'espoir de repousser la peste. Dans les temples, les prières s'élevaient plus ferventes qu'à l'accoutumée. Rien n'y avait fait ; aucun de leurs nombreux dieux n'était venu se pencher sur leur triste sort. La maladie avait emporté les habitants par centaines. Ils avaient agonisé dans d'horribles souffrances : la langue gonflée, la bave aux lèvres, le corps noirci et couvert de bubons. Partout, le macabre vacarme des crécelles, les charrettes gorgées de morts, les bûchers et la puanteur...

Suivant l'avis de son Conseil, le roi avait décidé d'envoyer au monstre un tribut journalier en bestiaux afin d'apaiser son courroux. Lorsque le bétail vint à manquer, les habitants de Silène avaient commencé à sacrifier leurs propres enfants.

« Comment leur en vouloir ? » pensa le roi en regardant gravement les membres de la délégation : la plupart d'entre eux avaient déjà donné en pâture à la Bête pestifère un fils ou une fille. Alors, il eut honte de sa réaction. Retrouvant un peu de sa dignité, il se leva lentement. Sur sa face se lisaient la tristesse, la douleur et le fatalisme.

— Accordez-moi encore quelques instants, je vous prie.

D'un pas traînant, il quitta la salle du trône pour se rendre dans les appartements royaux.

Le souverain s'avança doucement près de la couche où sommeillait son enfant. Avec précaution, il releva les courtines(37) brodées, puis s'assit au bord, sur la courtepointe, et couva sa fille d'un tendre regard. Elle était si belle, si jeune, tout juste treize ans.

— Ah ! chère âme, consolation de mes vieux jours qu'un sort cruel va m'arracher !

Il cacha son visage dans ses longues mains pour sangloter.

— Je suis triste, ô ma fille adorée, car jamais je ne verrai tes noces !

Une larme vint s'écraser sur le front de la princesse. Elle ouvrit les paupières, considérant son père éploré avec de grands yeux hagards.

— Ô ma douce fille, quelle douleur ! Les couloirs de ce palais ne résonneront jamais du rire de mes petits-enfants.

Elle écarta les draps, se leva, silencieuse, posant délicatement un pied menu puis l'autre sur le parquet. À peine fut-elle sortie du lit qu'une nuée de servantes apparut pour la baigner, l'oindre, la peigner, la parfumer. Elle enfila un chainse(38) tissé dans la matière de l'écume.

On fixa dans sa chevelure une couronne de fleurs. Elle était prête.

Le roi s'approcha d'elle, la serra contre lui avec une intensité douloureuse et la couvrit de baisers. Il ne parvint pas à trouver les mots de réconfort qu'il cherchait. Ce fut elle qui prononça les paroles consolatrices :

— Chassez vos pleurs, père... Oubliez votre chagrin. Un jour, à n'en point douter, nous serons à nouveau réunis, quelque part là-haut, parmi les étoiles... pour l'éternité. Adieu ! Que ma destinée s'accomplisse.

« La voilà ! » Un murmure parcourut la délégation à l'apparition de l'innocente condamnée dans la salle d'audience... une de plus.

La princesse sortit du palais, sans prêter attention aux notables qui, un à un, lui emboîtaient cérémonieusement le pas. Ils traversèrent les rues, les places et les jardins. Quand ils furent parvenus aux portes de la cité, le peuple les rejoignit en une longue procession. On pleurait, on criait sa peine, on s'arrachait les cheveux, on priait. La foule éplorée marcha ainsi jusqu'à une distance raisonnable du repaire de la Bête avant de rebrousser chemin au plus vite, de peur que le dragon ne fît d'une bouchée deux victimes. La princesse s'avança seule sur le chemin qui menait à la mort, le visage pâle mais toujours empreint de la même dignité gracieuse.

Une insupportable odeur de charogne flottait dans l'air, aux abords du delta marécageux. Tout était silencieux. Pas un chant d'oiseau, pas un bourdonnement d'insecte, pas un croassement de grenouille. Rien. La princesse trembla comme une feuille à la vue d'ossements et de crânes humains à moitié enfouis dans la boue. Elle s'assit sur une butte bordée de roseaux, à un jet de pierre de l'ancre de la Bête. Peu à peu, les larmes qu'elle avait refoulées au château, afin de ne pas rendre la séparation plus pénible encore, lui montèrent aux yeux.

— Quelle est la cause de ces sanglots, jeune fille ?

La princesse tressaillit au son de la voix grave et chaude. Elle leva légèrement la tête, cligna des yeux. Une silhouette se découpa à contre-jour, auréolée par le disque solaire qui venait de déchirer la voûte nuageuse. L'inconnu montait un cheval blanc. Ses armes resplendissaient, aussi immaculées que la neige fraîche. Sa bannière d'argent à la croix de gueules(39) flottait mollement derrière lui.

— Qui que tu sois, hâte-toi de fuir cette contrée !

— J'ai pour nom Georges et suis originaire d'un lointain pays d'Orient. Pourquoi donc devrais-je repartir ?

— En restant ici, tu cours un grand danger car je suis le prochain repas d'un terrible dragon. Quitte au plus vite cette gaste(40) terre !

Le paladin(41) protesta :

— Impossible ! Je suis un chevalier du Christ. J'ai fait le serment de défendre l'opprimé et de rendre l'espoir au désespéré. Je mets mon

épée à ton service.

Au moment où il lui présentait sa lame damasquinée(42), la princesse poussa un cri de terreur.

— Là, il arrive !... Le dragon arrive !

Une gigantesque bulle d'air se forma à la surface de l'eau. Le monstre émergeait de l'onde : sa tête oblongue de chameau cornu d'abord, puis son cou démesuré et, enfin, son corps recouvert d'écailles noirâtres, plus massif qu'un beffroi. Il déploya ses ailes aux pennes couleur de tempête ; chacune était aussi large que la voile d'une nef. Le dragon s'éleva dans le ciel, éclipsant le soleil ; les ténèbres recouvrirent les lieux. Il agita telle une massue sa queue serpentine hérissée de piquants.

— Ton cœur est noble mais je t'en prie, va-t'en ! implora la princesse. Retourne au plus vite dans ton pays !

— Jamais ! Reste en arrière ! Si Dieu le veut, sa peau te servira de descente de lit !

Le brave et le dragon se jaugèrent un court instant.

— Avance donc, Bête immonde ! Je te défie !

Le monstre balança son énorme tête de droite à gauche ; ses yeux reptiliens flamboyèrent. Il considéra le chevalier avec mépris : cet insecte à la carapace de fer, ce scarabée humain, s'imaginait-il l'intimider avec son cure-dent, ou peut-être même le vaincre ? Ridicule ! Inutile de gaspiller du venin. Il allait broyer l'impudent entre ses puissantes mâchoires. Après, il se délecterait de la frêle créature qu'on lui envoyait en offrande. Une goutte de salive, aussi vaste qu'une mare, tomba à terre, embrasant les joncs alentour. Le dragon poussa un rugissement. Par-delà les marais et les collines, les habitants de Silène frissonnèrent.

Le chevalier se signa, abaissa la visière de son casque et attendit, arc-bouté sur ses étriers, l'attaque du monstre. Celle-ci ne tarda pas. Le dragon fondit incroyablement vite sur son adversaire. À son tour, le paladin chargea, comme s'il s'agissait d'une joute ordinaire : lance levée dans une main, rênes et écu dans l'autre.

Le preux manœuvra si habilement son destrier qu'il réussit à passer sous le monstrueux poitrail, plus vulnérable que le dur cuir de ses flancs. Les mâchoires du dragon claquèrent dans le vide à quelques pouces de la tête du cavalier tandis que celui-ci transperçait de toutes ses forces la poitrine du démoniaque animal. Sous la violence du choc, la lance se rompit. Le fer resta fiché dans la créature. Un flot de sang noir jaillit de la blessure.

Le dragon poussa un long hurlement de douleur avant de s'abattre sur le sol. Sa queue fouettait la terre, creusant de profonds abîmes. Avant que le monstre ne parvînt à se relever, Georges lui coupa le bout des ailes, le musela avec son heaume puis lui passa une longe

autour du cou. Tel un cheval sauvage pris au piège, le dragon rua, se cabra, tira en vain sur l'entrave mais Georges tint bon ; ses bras étaient vigoureux. La Bête était domptée.

— Prenez ceci, la belle ! dit Georges en lui tendant la laisse. Nous regagnons Silène. Votre père sera fou de joie de vous revoir saine et sauve.

Le chevalier la hissa sur sa selle. En un geste de doux abandon, elle se blottit contre sa poitrine.

POUM... POUM... POUM... Les bruits sourds et répétés, accompagnés de secousses, s'amplifièrent : la terre tremblait sous un pas pesant. L'apparition du dragon sema la panique dans la cité.

— Malheur à nous ! Ô dieux, protégez-nous de la fureur du dragon ! Pourquoi faites-vous la sourde oreille depuis tant d'années ? Pourquoi nous abandonner à notre triste sort ? Quand donc prendront fin nos malheurs ?

L'épouvante se mua en stupeur lorsque les gens aperçurent la princesse qui tenait en laisse le monstre, plus docile qu'un chiot. Un même cri jaillit de centaines de gorges.

— La Bête est capturée !

La population intriguée s'agglutina derrière son roi qui était accouru à la rencontre de sa fille et de son libérateur dès que la nouvelle lui était parvenue.

Georges harangua alors la foule :

— Vos idoles n'ont jamais répondu à vos prières. Moi, je tuerai ce démon si vous embrassez la foi chrétienne.

— Sire chevalier, ma dette est grande à votre égard, dit le roi. Pour ma part, j'accepte ! Et je pense que mes sujets auront à cœur de m'imiter.

Un tumulte de serments et de supplications s'éleva alors de la foule :

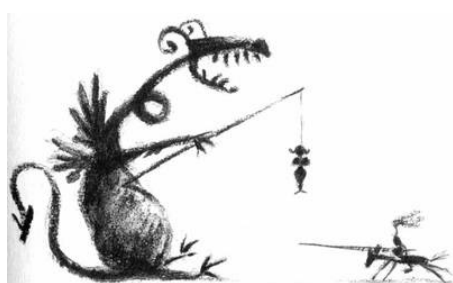
— Oui ! Oui ! Tout ce que vous voudrez, mais débarrassez-nous de cette abomination ! Chevalier, ayez pitié de nous ! Délivrez-nous de la Bête !

Georges imposa le silence au peuple et dégaina son épée.

— Au nom de Jésus-Christ Notre Seigneur, la tyrannie que vous avez subie des années durant est terminée !

Tchaac ! La lame s'abattit, décapitant le monstre, dans un tonnerre d'applaudissements et de cris de joie.

Durant trois jours et trois nuits, fêtes et baptêmes se succédèrent. Au terme du quatrième jour de liesse, Georges s'en alla, solitaire dans le jour finissant, en quête de nouvelles aventures.





VI

ROLAND ORGUEILLEUX

DEPUIS le surplomb d'une colline, le chevalier franc, un jeune colosse, se dresse sur sa selle. Il met une main en auvent pour mieux scruter la cité aux nombreux minarets : Saragosse la blanche. Un rayon de soleil accroche la coupole vernissée d'une mosquée et la fait étinceler tel un lac en fusion. Sept mois déjà, sept longs mois que la chevalerie franque harcèle la géante de pierre. Sans succès.

Le Franc déploie sa bannière en signe de défi. Sous lui, la monture piaffe d'impatience, l'écume au mors.

— Yahehhh !

Le cavalier corseté de fer pique des éperons les flancs frémissants de son coursier. Le destrier hennit, puis se cabre avant de plonger vers une combe.

Par une fenêtre entrouverte, la reine Braslimonde observe, attentive, sa progression : il semble voler tant sa course est rapide, léger comme un aigle porté par le souffle du zéphyr. Il débouche dans la plaine, pénètre au galop dans les vergers et s'approche des murailles.

— Dis-moi, Yasmina, quel est cet intrépide chevalier infidèle qui s'avance vers Saraqusta al-Baydā^c, notre belle cité ?

— C'est le duc Roland, ma dame, le neveu de Charlemagne. Mon seigneur Marsile, votre époux, n'a pas d'ennemi plus enragé que lui. Beaucoup de nos braves sont morts de sa main.

« Il est plus fier qu'un léopard, aussi impétueux qu'un torrent de montagne. Si jeune et pourtant si courageux... Son allure, son maintien ne le cèdent en rien à son renom », soupire Braslimonde.

Elle se penche pour le héler :

— Salut à toi, Roland, brave parmi les braves !

Stupéfait d'entendre une voix féminine, cristalline, rafraîchissante comme l'eau d'une oasis, le guerrier tire sur les rênes de son destrier et lève la tête vers l'inconnue. Tout en elle enchante son regard : ses traits pleins de grâce, sa chevelure de jais qui cascade le long de ses hanches, sa peau cuivrée, ses lèvres carminées, comme trempées dans le jus de la grenade.

— Beauté charmante, douce apparition, dites-moi votre nom !

— Mes parents m'ont nommée Braslimonde.

Oublieux du danger, Roland s'attarde près de l'enceinte où il converse galamment avec Braslimonde qui tantôt rougit, tantôt pâlit. Ce sont là des signes qui ne trompent pas : la reine éprouve un amour éperdu pour le chevalier. En gage de cette affection, elle laisse tomber un gant qu'il s'empresse de ramasser.

— S'il plaît à Dieu, c'est en maître des lieux que je reviendrai ! En vérité, belle Braslimonde, je veux faire de vous ma dame ! lance-t-il avec fougue en prenant congé.

— J'ai foi en vous, sire Roland ! Revenez-moi vite !

La reine regarde le chevalier s'éloigner de la ville fortifiée, sans écouter les sombres pressentiments de sa suivante.

— Ô maîtresse ! De cette rencontre ne naîtront que malheurs et douleurs. Si le duc Roland s'est épris de toi, alors Saraqusta al-Baydā^c est perdue ! Bien de nos chevaliers trouveront la mort ; bien des mères et des épouses verseront des larmes amères. Le Franc bravera les Enfers pour toi, rien ne l'arrêtera !

Roland passe à bride abattue les avant-postes francs écrasés de chaleur, pour déboucher dans le vaste bivouac. Le preux arrête son destrier à la robe luisante devant un magnifique pavillon bicolore surmonté d'un aigle d'or. Il saute à terre, s'agenouille aux pieds d'un géant, aussi immobile qu'une statue de marbre. La blanche chevelure de Charles(43), à peine enserrée par un cercle d'argent, ruisselle sur ses épaules puissantes, rejoignant sur la cuirasse sa longue barbe grisonnante. Son visage, marqué par les ans et les épreuves, s'illumine d'un sourire à la vue du jeune homme.

— Relevez-vous, mon neveu ! Est-il vrai que vous avez encore chevauché jusqu'à Sara-gosse ?

— Si fait ! Je suis allé défier ces chiens de Sarrasins(44) ! En vain !

Roland ne souffle mot de sa rencontre.

— Prenez votre mal en patience ! lui conseille Charles. Nous finirons bien par nous en emparer. Toute l'Espagne sera libérée de cette engeance maudite. Venez, sous ce dais, profiter d'un peu d'ombre. Bientôt, les autres chefs de guerre nous y rejoindront.

Une partie de la nuit, les seigneurs francs ripaillent et, le vin aidant, font assaut de vantardises.

— Il n'y a pas au monde de cheval si rapide que je ne puisse le battre à la course, fanfaronne un baron.

— Hic ! De retour au pays, je me... hic... jetterai... de la... plus haute tour... hic... sans subir... le moindre dommage, renchérit un chevalier à la barbe garnie des reliefs du repas, avant de s'effondrer ivre mort dans son écuelle.

À son tour, Roland prend la parole pour galéjer(45) :

— Moi, qui fus enfanté par une épée et un bouclier, qui ai été bercé dans un casque, allaité du sang de nos ennemis, je vous promets d'enlever Saragosse. Par Dieu ! Je ferai un tel massacre que des flots de sang s'écouleront depuis ses portes. Je frapperai tant et si bien de Durandal, ma bonne épée, que trente mille païens(46) mourront demain. Par tous les saints ! Avec leur sang, quatre moulins pourront être actionnés !

— Insensé ! gronde Charles. (Son poing frappe la table.) J'entends là le serment d'un fou ! Renonce à ce projet funeste qui endeuillera la Chrétienté. Ton orgueil t'aveugle...

Roland, enflammé de morgue, n'a cure de l'avertissement. Il se tourne vers Olivier, son frère d'armes :

— M'accompagnez-vous, noble et loyal Olivier ?

— Aussi longtemps qu'un souffle de vie animera mon cœur, je ne faillirai à notre amitié. Je m'y engage ! assure le preux chevalier, en frappant du poing sa poitrine.

Roland et Olivier se retirent dans leurs quartiers prendre quelques heures de repos.

Alors que la lumière du soleil matinal éclabousse d'or les tentes alignées, Roland se lève de sa couche recouverte de fourrures, un pavois(47) qu'il a pris à un Sarrasin géant. Nu, à l'exception de ses braies, Roland repousse le pan de sa tente pour lancer des ordres à la sentinelle :

— Réveille mes écuyers ! Qu'ils préparent mes armes et sellent mon meilleur destrier ! J'ai besoin d'action !

Peu à peu, le campement s'anime. Après s'être recommandé à Dieu, Roland endosse son habit d'acier : un haubert que rien ne peut percer tant le travail du forgeron a été minutieux. Il ceint Durandal, sa bonne épée. Dans toute la Chrétienté il n'est pas de meilleure arme que celle-ci. On lui chausse les éperons d'argent tandis qu'il lace son heaume aux précieuses escarboucles(48). Malmatin, le fier cheval de Roland, hennit de joie et caracole à la vue de son maître. Roland lui flatte le museau avant de l'enfourcher avec vivacité, sans l'aide des étrières. Il s'empare d'un bouclier qu'il suspend à son cou ainsi qu'un épieu de frêne. Puis il pousse son destrier jusqu'au pavillon royal.

— Sire, écoutez-moi ! Ce soir, Saragosse la blanche sera vôtre ! clame-t-il plein d'arrogance, en éperonnant Malmatin.

À sa suite, Olivier le fidèle, qui s'est équipé lui aussi, chevauche hardiment. Charles regarde ses deux meilleurs chevaliers s'éloigner du campement. Il s'arrache la barbe de désespoir.

Après une dure chevauchée, les deux cavaliers font halte sur une hauteur. Saragosse est en vue, à quelques lieues seulement.

— Gentil Olivier, au nom de notre amitié, accordez-moi une faveur ! demande Roland.

— Bien volontiers, sire Roland. En quoi puis-je vous être agréable ? Par Notre Seigneur Dieu, je vous accorde tout ce que vous désirez !

— Vous me laisserez mener seul l'assaut contre la ville. Restez sur cette éminence rocheuse !

Olivier blêmit.

— Je veux vous prêter main-forte, combattre jusqu'à la mort à vos côtés, unis à jamais dans l'amitié et la gloire.

— Promettez-moi que vous n'irez pas plus loin ! s'obstine le duc.

— Aïe ! Pourquoi m'avoir permis de vous accompagner ? Quel rôle voulez-vous me faire jouer ? Me prenez-vous pour votre valet ? Tout juste bon à étriller un cheval ou guetter le retour d'un mari trompé... Vous m'offensez ! s'insurge Olivier.

Roland s'entête, bouffi d'orgueil :

— Vous porterez témoignage de ma bravoure. Jurez-moi de ne pas intervenir !

— Eh bien soit ! Galopez au-devant de la mort ! peste Olivier.

Déjà, Roland, l'œil farouche, s'élance vers les fortifications ennemies. Le martèlement des sabots de Malmatin tire de leur somnolence les deux sentinelles appuyées sur leurs lances.

— Halte ! Qui va là ? hurle d'une voix gutturale l'une d'elles, un géant au visage couturé de cicatrices.

— Je suis Roland, pour ton malheur ! Va rôtir en Enfer !

Sans hésiter, le Franc lui enfonce l'épieu dans le corps et l'étend raide mort sur le pavé.

Pris de panique, le second garde file se mettre à l'abri dans la cité. Dans sa hâte, il laisse derrière lui les portes béantes si bien que Roland entre à sa suite dans Saragosse.

— Au secours ! Alerte ! Les Francs sont à nos por...

Durandal s'abat, faisant deux moitiés du couard.

Les trompes retentissent ; des hommes en armes apparaissent de tous côtés et se précipitent au combat. Mais nul ne peut arrêter le chevalier chrétien. Qui croise le chemin de Roland passe de vie à trépas sans avoir le temps de recommander son âme à Allah. Dans sa main, Durandal tournoie, étincelle, retombe, ensanglantée. Il fend le crâne d'un guerrier, ouvre le ventre d'un autre, coupe la main d'un troisième... Il fait un grand massacre de Sarrasins. En quelques instants, il en moissonne plus de trois cents. Enivré par le combat, le jeune fou rit à gorge déployée.

— Mécréants ! Venez donc goûter de mon bon acier tranchant !

Sa fureur lui ôte toute prudence ; il se découpe un passage dans les ruelles de Saragosse à grands coups d'épée. Derrière lui, les portes ont été refermées.

Au même moment, les couloirs de marbre de la zuda(49) résonnent du pas précipité des gardes royaux.

— Mon seigneur ! mon seigneur !...

Porteur de nouvelles alarmantes, le capitaine des gardes pénètre, hors d'haleine, dans les appartements de Marsile :

— Sire, Roland est dans Saragosse ! En ce moment même, il met votre belle cité à feu et à sang. Jamais je n'ai vu un seul homme en tuer tant d'autres !

À ces mots, Braslimonde tressaille tandis que le visage d'aigle de Marsile s'assombrit. Le roi bout de colère.

— Comment ! Un seul guerrier vous fait reculer ? Êtes-vous plus faibles que des nourrissons ? Par la barbe du prophète, je ferai de celui qui m'apportera la tête de ce chien galeux un homme riche ! Au combat !

Pendant que son mari part revêtir ses armes, Braslimonde dévale les marches du palais. Sa gorge se soulève à l'unisson de son cœur enflammé. Elle court, haletante, à la rencontre de son aimé, remontant à contre-courant le flot des fuyards. Elle en arrête un ; l'homme sue de peur.

— Frère, où est le chrétien ?

— Voyez-le là-bas, sur la place, tel un djinn(50) assoiffé de sang ! lui lance-t-il en reprenant sa course éperdue.

Braslimonde se précipite vers le chevalier franc. La passion fait pétiller ses yeux. Elle attrape les rênes de Malmatin.

— Seigneur Roland, vous êtes pris !

— Douce dame, gente Braslimonde, vous réussissez là un exploit dont nul homme ne peut se vanter ! Je suis votre captif ; disposez de moi à votre guise.

Roland met pied à terre. Il attire à lui la reine pour l'embrasser passionnément.

— Mon ami, vous m'avez donné de merveilleuses preuves de votre amour, lui souffle-t-elle à l'oreille, tout en caressant tendrement sa joue.

Mais leur étreinte est de courte durée. Déjà, Marsile, à la tête de milliers de combattants, approche de la place.

— Partez, mon ami, car voici venir mon mari ! crie Braslimonde, affolée.

Le visage du chevalier se rembrunit.

— Battre en retraite ? Perdre mon honneur ? Jamais je n'ai déserté une lice(51)... Ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai !

— Roland, je vous en supplie. Si par ma faute il vous arrivait malheur, mon cœur en serait à jamais désolé.

— Alors partez avec moi ! rugit Roland.

— Cela est impossible ! Je serai un fardeau. Ne tardez plus !

La voix de la reine se fait suppliante.

Résigné, Roland bondit sur sa monture. Il se précipite sur Marsile

pour le férir. D'un coup de bouclier, il l'envoie rouler dans la poussière, cul par-dessus tête. La main du chevalier se referme sur la poignée de son épée et, dans un scintillement, la brandit hors de son fourreau d'émail.

— Non ! s'interpose Braslimonde avant que le Franc n'abatte sa lame tranchante. Pour l'amour de moi, seigneur, épargnez-le !

— Adieu, ma bien-aimée !

Roland abandonne sa proie et, sans plus attendre, fait tourner sa monture en direction des portes qu'il trouve verrouillées.

— Arrêtez ce fils de chien ! Ne le laissez pas s'échapper ! hurle Marsile. Il doit payer de sa vie son outrecuidance ! Charles en aura une si grande douleur qu'il en perdra l'esprit.

D'un coup, d'un seul, Roland tranche la barre de fer, les verrous et les chaînes, libérant le passage. Durandal termine sa course dans la chaussée qu'elle entaille profondément.

Le duc s'éloigne en trombe de Saragosse, une meute innombrable à ses trousses. Des flèches sifflent à ses oreilles. Il regarde en arrière, par-dessus son épaule. Ses poursuivants, pas moins de trente mille, gagnent du terrain : ils vont lui couper toute retraite avant qu'il n'ait pu atteindre les collines. Roland appelle à l'aide son frère d'arme :

— À moi ! À moi !... Sire Olivier ! Venez à mon secours ! Je suis à bout de forces ; j'ai frappé tant de coups depuis le lever du jour...

— Vraiment ! Le meilleur des Francs a besoin d'un coup de main ! grogne Olivier. Tu voulais la gloire pour toi seul et, à présent que tu es pris au piège, tu réclames mon aide. Tes prières sont vaines ; je ne bougerai pas le petit doigt ! Si tu meurs, je m'en moque bien !

— Scélérat ! Lorsque Charles apprendra ta trahison, il te fera pendre.

— À quoi bon me menacer ? Je lui dirai que tu as voulu mener seul l'attaque de Saragosse et que, là-bas, les Sarrasins t'ont mis en pièces.

Roland fait la grimace. Il regrette amèrement de s'être fourré dans un tel guépier. Pourtant il tourne bride, prêt à affronter ses adversaires. Il balance de droite à gauche la lourde Durandal. Il assène des coups comme un forgeron bat le fer sur son enclume. La mêlée est terrible ; Roland fauche les assaillants par centaines.

Soudain, une douleur fulgurante vrille son épaule. Le souffle coupé, Roland vacille, chancelle pour disparaître sous une mer de cimenterres(52). Une grêle de coups s'abat sur le chevalier cloué au sol, à demi conscient. Son casque est bosselé, son écu est fendu, son haubert démaillé. De ses flancs d'acier, percés en dix endroits, jaillit son sang.

N'y tenant plus, Olivier s'élance au secours de son compagnon. Il rompt les os d'un Turc, fait voler la tête d'un second, tranche un troisième du casque jusqu'à l'aine. Il brise ainsi l'encerclement :

Roland est sauvé. Depuis midi jusqu'au crépuscule, le preux Olivier tient en respect le raz de marée ennemi. Ses moulinets sont terribles. Il frappe, taille, hache tant et si bien qu'avec le sang des Sarrasins il pourrait teindre des milliers d'étoffes. Toutefois, il en vient sans cesse, tourbillonnant, plus nombreux que des sauterelles.

Inquiète de ne pas voir revenir les deux héros, la chevalerie chrétienne s'est mise en route par monts et par vaux. Enfin, elle arrive en vue de la plaine hérissée de combattants ensanglantés. Elle dévale, impétueuse, les pentes jusqu'au champ de bataille. Le tonnerre de la charge roule, terrible. Le choc est effroyable. Les arcs claquent, les chevaux hennissent, les épées tintent les unes contre les autres ; mille coups sonnent l'heure du trépas. C'est la débâcle. Enfoncés, harcelés, les rangs ennemis refluent en désordre pour se réfugier dans la cité dont ils barricadent les portes.

Au milieu des tués, l'épée sanguinolente à la main, les deux frères de sang et de fureur se font face.

— Ah ! Olivier, cher ami, je vous rends grâce. Je savais que vous ne m'abandonneriez pas. Notre amitié est plus forte que tout !

— Moi, je ne vous aime pas, grommelle Olivier en essuyant son arme. Quel homme êtes-vous donc ? Vos paroles sont aussi creuses que vos sentiments. Vous êtes prêt à tout sacrifier à votre renom ! Un jour, votre immense orgueil nous perdra tous ! Dès ce soir, mes troupes plieront harnois(53). Nous regagnons nos terres !

Olivier s'éloigne du champ de bataille, le cœur brisé. Il n'est pas prêt d'oublier l'attitude de Roland. L'empereur Charles aura bien du mal à réconcilier ses deux meilleurs chevaliers avant la bataille finale.





VII

LE JUGE ET LE DIABLE

— OUI, mon ami, je vous l'assure... Votre affaire est fort mal engagée... À moins... La voix empreinte d'autorité du magistrat se tut.

D'une cinquantaine d'années, le juge Gerhard était grand, sec comme un coup de trique. Son cou grêle, surmonté d'un visage décharné au long nez crochu, s'échappait d'une ample et sombre robe de velours. Haut perché sur sa cathèdre(54), il ressemblait à un noir corbeau de l'enfer.

— À moins... ? osa à peine le bourgeois(55) pansu qui triturerait nerveusement son chapeau.

Des gouttelettes de sueur emperlaient son front avant de ruisseler le long de ses bajoues.

L'homme de loi se pencha légèrement, puis grimaça un sourire qui se voulait engageant.

— Prêtez-moi une oreille attentive. Peut-être... serait-il possible de faire traîner en longueur le procès ou même d'égarer quelques preuves... Mais... cela coûte cher...

— Co...combien ? bégaya le riche marchand.

— Nous pourrions nous entendre sur cent pfennigs(56)...

— Par tous les diables ! C'est une sacrée somme ! s'écria le gros homme d'une voix de fausset.

— Assez ! Cessez donc de geindre !... Déliez votre bourse ou renoncez ! croassa le juge Gerhard.

Le marchand hésita quelques secondes avant de compter cent pièces sonnantes et trébuchantes.

— Tout ceci me coûte la peau des fesses... Tenez, j'espère cet argent bien investi !

— Comptez sur moi, répondit le magistrat. Déjà, la somme avait disparu dans un coffre aux fermoirs de cuir.

Après le départ du bourgeois, le juge Gerhard partit d'un grand rire démoniaque, tout en se frottant les mains. Son absence totale de moralité lui assurait de gras profits.

— Ah ! ah ! ah ! Par le Diable ! Vive les querelles humaines !

Insultes, disputes, luttes... Que de bénéfices en perspective ! Mesquinerie, jalousie, escroquerie... Chaque délit a son prix ! Chamaillez-vous, colletez-vous, battez-vous et... payez-moi ! Tel est mon credo ; je n'en changerais pour rien au monde... Hé ! hé ! hé ! hé !

— Voilà une bien belle profession de foi, votre seigneurie.

Gerhard sursauta ; son rire s'étrangla dans sa gorge. Il n'en croyait pas ses oreilles. Qui osait ainsi l'espionner ? Il se retourna vivement ; son regard tomba sur un petit bonhomme au sourire moqueur et à la mise impeccable.

— Comment êtes-vous entré ?... Qui donc êtes-vous ?...

— Vous ne vous rappelez pas ? Vous venez de m'invoquer... susurra l'homme d'une voix mielleuse.

Le magistrat s'emporta :

— Par Dieu ! Dites-moi votre nom où je vous fais arrêter sur-le-champ et jeter dans un cachot ! Quant à vos biens, ils seront confisqués ! Ici, je fais la pluie et le beau temps ; mon bon plaisir est la Loi.

— Holà ! Si vous le prenez sur ce ton !... Eh bien, je suis... le... Diable !

L'homme ponctua ses paroles d'une gracieuse et désinvolte révérence.

Décontenancé, le magistrat ouvrit des yeux aussi grands que des culs de bols.

— Vous êtes *qui* ? demanda-t-il d'une voix incrédule.

— Le D.I.A.B.L.E, le Malin, Satan quoi !... Mon apparence humaine vous trouble-t-elle ? Allons, maître Gerhard ! Ne vous y fiez pas ; l'habit ne fait pas le moine... encore moins le démon.

— Et que faites-vous à Gildburg(57), messire Diable ? chevrota l'officier de justice.

— Depuis mon antre souterrain, je vous ai entendu prononcer mon nom. J'ai donc décidé de rendre à vous et aux autres habitants de cette belle cité une petite visite. Car, en ce jour, je puis m'emparer de tout ce que vous, humains, me promettez pour de bon. Peut-être aurai-je la chance de prendre dans mes rets quelques âmes bien mûres, alourdies par le poids du péché. D'ailleurs, je n'ai que trop tardé...

— Je suis curieux de voir cela, annonça Gerhard qui emboîta le pas au Diable.

Sa voix vibrait d'une impatience contenue.

Le Malin balaya cette proposition d'un revers de la main.

— Impossible ! lâcha-t-il.

— Par la toute-puissance de Dieu qui vous bannit pour l'éternité dans les profondeurs de la terre, je veux vous suivre et apprendre comment les mortels finissent en enfer !... Par les commandements de

Notre Seigneur, je vous ordonne de m'obéir ! Par les plaies du Christ, vous ne me cacherez rien ! Je ne vous lâcherai pas d'une semelle ! Par la sainte mère de Dieu, je veux une leçon en diableries !

Pas peu fier de sa tirade, le magistrat se campa sur ses deux jambes, droit comme une lance, bras croisés, attendant la réponse de l'esprit malin.

— Aïe ! aïe !... Cessez ! cessez ! Pauvre diable que je suis !... Ces noms insupportables sont des chaînes bien efficaces(58) ! Il en sera fait selon votre bon plaisir, concéda Satan. Mais prenez garde que tout ceci ne se retourne contre vous. Je n'aime guère être contraint ; vous pourriez l'apprendre à vos dépens... dès aujourd'hui.

Sur ces menaces à peine voilées, le démon et son compère partirent en direction de la grand-place du marché. Depuis les premières lueurs de l'aube, la cité bourdonnait telle une ruche affairée. L'air, saturé d'odeurs et de couleurs, vibrait du brouhaha des conversations, des boniments et du tohu-bohu des attelages. Partout, des marchandises étaient déchargées, déballées...

Un âne bête, qui refusait obstinément d'aller plus loin, malgré les ordres hurlés par son maître, bloquait la rue Trousse-Chausse. Il fallait voir le vilain(59) s'époumoner, gesticuler comme un beau diable tout en tirant sans succès sur la bride de l'animal.

— Sale bourricot ! Que le diable t'emporte !... beugla le muletier, enflammé de colère.

Le juge Gerhard, qui n'avait pas manqué un détail de la scène, décocha un violent coup de coude dans les côtes du Malin.

— N'avez-vous donc pas entendu ce rustre ? Il vous cède son mulet. Prenez-le !

— Il a parlé sous l'emprise de la colère, répondit le démon. Et puis... seules les âmes m'intéressent vraiment...

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? s'étonna le magistrat. Quel drôle de diable vous faites !... Moi, j'aurais sauté sur l'occas...

Agacé, le démon lui fit signe de se taire avant de fendre la foule compacte. Le magistrat s'engagea à sa suite de peur de le perdre.

Le Diable et Gerhard, aux aguets, l'oreille dressée, déambulèrent dans les rues commerçantes, s'arrêtèrent ici et là devant les étals des échoppes aux enseignes sculptées. Ils quittèrent la chaussée des Tisserands, au niveau de la Grange aux impôts. Sous un porche, une mère réprimandait vertement son rejeton :

— Vilain garnement, petit démon ! Tu veux me faire mourir de chagrin ? Réponds !

L'enfant s'était muré dans un silence boudeur.

— Je me saigne aux quatre veines pour toi et voilà toute ta reconnaissance ?... Eh bien, va au diable ! finit-elle par lâcher, à bout de patience.

Le juge Gerhard agrippa frénétiquement son diabolique compagnon par la manche de son pourpoint.

— Quelle chance... Réagissez, que diable !

— Laissez-moi donc ! répliqua sèchement le Malin, excédé. J'ai grand déplaisir à le reconnaître, mais les paroles de cette mère ont dépassé sa pensée. Je ne puis, malheureusement, m'emparer de son enfant. Cela est grand dommage...

Déçu, l'homme de loi fourra ses mains dans ses poches, en bougonnant :

— Bah ! Tant pis... J'espère qu'il ne rentrera pas bredouille aujourd'hui... Il faut absolument que je le voie à l'œuvre !

Déjà, le démon s'était fondu dans la foule. Le juge Gerhard le chercha du regard.

— Messire, messire... attendez-moi ! Où diable êtes-vous ?

Le magistrat rattrapa son satanique comparse. Tous deux poursuivirent leur chemin. Ils longèrent la maison commune(60), en direction de la grande halle.

Au sortir de la rue des Changeurs, près du grand marché, une vieille femme, vomie par la plus horrible cour des Miracles(61), les aborda. Aussi ridé qu'une pomme, son visage se fendait d'une bouche aux chicots noirâtres. Son pauvre corps, noueux comme le tronc d'un olivier, était en partie couvert de guenilles et de peaux d'animaux cousues ensemble. Elle allait pieds nus.

— Ayez pitié d'une pauvre vieille à bout de forces...

Sa maigre voix se perdit dans une quinte de toux.

— Oooh !... Quelle odeur abominable... Passe ton chemin, la gueuse ! Tu empestes ! lança Gerhard, plein de dégoût.

— Cette odeur, juge Gerhard, c'est le parfum de la misère dans laquelle tu m'as précipitée. Sans cœur et avide, tu as refusé de me rendre justice et dépouillée de mes maigres biens. Tes arrêts sont des infamies ! Tes jugements, des comédies !... Je prie le Christ d'exaucer ma prière et de t'envoyer au diable, toi et ton âme cent fois maudite !

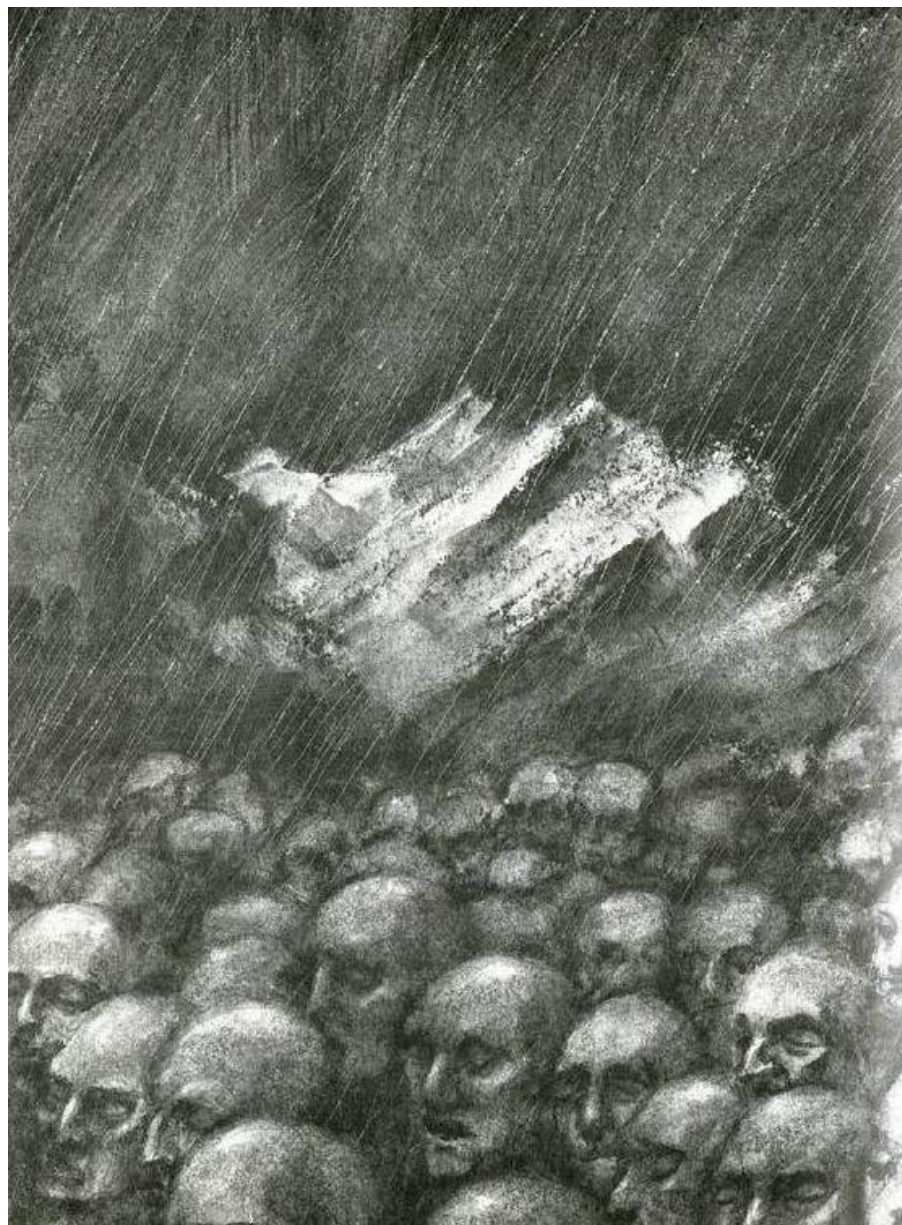
À ce moment, Satan se retourna vers Gerhard. Ses pupilles flamboyèrent ; sa voix claqua comme un coup de fouet :

— Ses paroles sont sincères ! Ah, tu voulais voir une descente aux enfers ! Tu vas être servi...

La venelle s'entrouvrit sur un abîme d'où s'échappaient le feu des enfers et la plainte des damnés. Le Diable saisit le juge par les cheveux pour l'entraîner, gémissant, dans son royaume des supplices. La terre se referma sur eux.

À malin. Malin et demi. Gerhard qui pensait être plus diable que le Diable avait finalement rencontré son maître.





VIII

COULENT, COULENT

LES LARMES DU MONDE

C'ÉTAIT par une sombre et glaciale nuit, à l'aube des temps. Le dieu Baldr se réveilla en sursaut, poussant un long hurlement. Il rejeta les fourrures qui le couvraient, s'assit au bord de sa couche. La sueur collait ses belles boucles dorées, son visage glabre était livide, de longs frissons parcouraient son épine dorsale.

Nanna, son épouse, passa ses bras autour de sa poitrine. Sa voix était caressante, apaisante comme les rayons du soleil.

— Calme-toi, calme-toi ! Allons, c'est fini... Tu es en nage...

Elle lui épongea le front avec le pan de sa chemise puis lui massa délicatement la nuque.

— C'était encore ce rêve, ce même mauvais songe... Je... prenais le chemin de Hel(62)... J'ai bien cru ma dernière heure arrivée, murmura le dieu.

Depuis des semaines, Baldr était hanté par sa propre mort. Chaque nouvelle lune, la vision devenait plus nette, plus terrible encore. Ce cauchemar inquiétait Nanna qui savait certains rêves prémonitoires.

— Baldr, il faut que tu en parles au seigneur Odin, ton père, ainsi qu'aux autres Ases(63), dit-elle dans un souffle. Ils trouveront bien une solution pour te libérer de cette horrible vision. Mais pour l'instant, viens dans mes bras. Essaie de te rendormir.

Dès le point du jour, Baldr pénétra dans la halle(64) royale au toit de boucliers colorés où s'agitait la cour bigarrée des dieux qui conversaient, ripaillaient et dansaient. Occupant un grand siège d'apparat au centre de l'assemblée, son père prêtait une oreille attentive aux nouvelles fraîches que lui rapportaient Pensée et Mémoire, les deux corbeaux perchés sur ses épaules. La gracile et blanche Frigg, son épouse, trônait à ses côtés. Elle tendit ses bras de nacre dans un geste d'invite à l'intention de son cher fils.

Baldr s'avança sous le regard admiratif des courtisans. Il était grand, svelte, les membres bien faits, et jeune – si l'on peut parler de jeunesse

pour un dieu. Sa longue chevelure ondulée et sa barbe tressée aux reflets d'or blanc encadraient son visage plus lumineux que le soleil à son zénith. Baldr portait une tunique de soie du plus bel effet, qui descendait à mi-cuisses sur un pantalon bouffant. Une broche d'or maintenait sur son épaule droite un manteau fait d'une seule pièce d'étoffe.

— Père, mère, j'ai besoin de votre conseil ; l'affaire est grave.

Odin chassa d'un geste ses deux noirs espions, croisa les bras sur son ventre, étendit les jambes, l'air faussement débonnaire, et fixa Baldr de son œil unique(65). Enfin, sa voix roula, sonore :

— Parle, mon fils, parle sans détours ! Tu me sembles troublé...

Baldr raconta son rêve.

— J'ai l'impression que de sombres nuées m'environnent... Elles m'emportent dans les bras de Hel, la poitrine ensanglantée... sans espoir de retour. J'entends d'éternelles lamentations descendre vers moi. Quelle est la signification de ces terribles images, père ?

Tous l'écoutèrent en silence. Au récit qu'il fit, Odin et Frigg pressentirent qu'un grand danger menaçait leur fils. Il fut donc décidé de rendre Baldr invulnérable. Pour cela, les dieux devaient obtenir des créatures vivantes et des choses inanimées qu'elles ne fissent aucun mal à Baldr.

— Il faut faire vite car le destin n'est pas facile à déjouer, gronda Odin.

Frigg s'était levée.

— J'obtiendrai moi-même ces engagements ! Les paroles d'une mère sauront émouvoir les plus récalcitrants.

Aussitôt, Frigg quitta Asgard, le domaine des dieux, en quête des promesses. La déesse recueillit tour à tour le serment de l'air, de l'eau, du feu, de la terre, du bois, des métaux, des maladies, des bêtes sauvages et de l'ensemble de la Création. À peine une poignée de secondes pour une divinité, une année entière de la vie d'un homme, lui fut nécessaire. Tous et toutes jurèrent d'épargner la vie de son fils... à l'exception d'une pousse de gui que la déesse jugea bien trop jeune pour faire le moindre mal.

Sous l'effet rassurant des promesses, le sommeil de Baldr redevint paisible.

Le temps s'écoula, tranquille, jusqu'au jour où...

— À moi ! C'est à mon tour ! rugit le puissant Thor(66), un rocher dans la main.

— Vas-y ! Ne me rate pas !

Réunis autour de Thor, sur la place publique, les autres dieux riaient à tout rompre. Baldr posa les mains sur les hanches, bomba son torse nu. À ses pieds, le sol était jonché de lances brisées, d'épées ébréchées et de gravats.

— Apprends que je ne manque jamais ma cible, jeune freluquet ! cria Thor en projetant de toutes ses forces l'énorme pierre.

En atteignant la poitrine de Baldr, elle fut pulvérisée comme une simple motte de terre. Les Ases s'approchèrent : sa peau ne portait aucune marque, pas la moindre égratignure. Ils rirent de plus belle.

Pris par le jeu, les dieux ne virent pas Loki(67) le fourbe s'éloigner furtivement. Loki était aussi inconstant de cœur et mauvais de caractère qu'il était avenant de corps. Et, surtout, il ne supportait pas qu'un autre que lui accapare l'attention d'une assemblée. Ombrageux, mesquin, retors, il ne cessait de voler, calomnier, jouer des tours pendables ou semer la zizanie parmi les couples divins. Ses paroles étaient aussi aigres que le lait caillé :

— Décidément, ce jeu ne m'amuse pas. Baldr par-ci, Baldr par-là, gnagnagna... Il n'y en a que pour le préféré du borgne.

Machinalement, Loki gratta le fin duvet roux qui couvrait son menton, comme il le faisait chaque fois qu'il était contrarié. Le voile rouge de la colère passa devant ses yeux ; il serra les poings. Sa bouche s'emplit de menaces :

— J'en ai marre de toi, bellâtre. Prends garde, car s'il existe une faille à ton immortalité, je la trouverai. Je saurai bien faire parler ta mère.

Pour tromper Frigg, l'aspect passe-partout d'une domestique irait parfaitement. Dès qu'il fut seul, Loki se métamorphosa donc en une vieille servante. Car il avait le pouvoir de prendre n'importe quelle forme. À volonté loup, cheval, loutre, géant... Parfois, quand il s'ennuyait, Loki descendait sur Terre sous l'apparence la plus épouvantable possible, histoire de provoquer quelques crises cardiaques chez les humains. C'était si drôle !

Loki se rendit dans les appartements de Frigg ; la déesse y filait le lin. Il la salua et fit mine de ranger du linge frais dans un grand coffre de bois.

— Dis-moi, vieille femme, que font donc les Ases ? s'enquit l'épouse d'Odin.

Loki maquilla sa voix.

— Pour se divertir, ils frappent Baldr avec leurs épées, lui lancent des épieux, des pierres. Les épées se brisent, les épieux ricochent, les pierres volent en morceaux. Rien ne le blesse.

— Oh, c'est normal ! Nulle arme ne peut meurtrir mon fils. Le bois, le fer, la pierre ont promis de ne pas lui nuire, comme toutes les choses de l'univers.

C'était l'occasion rêvée d'en apprendre plus.

— Toutes, vraiment ? s'exclama Loki. J'espère que rien ni personne n'a échappé à la vigilance de Votre Altesse, reprit-il d'une voix faussement inquiète.

Frigg réfléchit à haute voix :

— Maintenant que tu m'y fais penser, il y a bien cette pousse de gui, non loin d'ici, à l'ouest. Elle était si jeune, si inoffensive que je l'ai dispensée du serment.

Frigg était tombée dans le piège. Loki détourna la tête pour qu'elle ne vit pas s'épanouir sur ses lèvres un sourire de triomphe. Ses tâches ménagères terminées, il s'éclipsa au plus vite de la chambre de Frigg.

Aussitôt, il se transforma en un aigle et, en deux coups d'ailes, prit son envol. Planer dans les deux, au-dessus d'Odin et des autres Ases, flattait son ego. De là-haut, même les dieux paraissaient minuscules. De ses yeux perçants, Loki scruta le paysage en contrebas à la recherche du gui. Soudain, il piqua vers le sol ; ses serres se refermèrent sur la pousse devenue rameau, et l'arrachèrent.

Une fois le gui en sa possession, Loki reprit son apparence et revint sur la place où les autres dieux se pressaient toujours au spectacle. Il s'approcha pour narguer Hodr, le frère aveugle de Baldr, qui se tenait assis en retrait de l'assemblée, le menton sur les genoux.

— Eh bien, Hodr ! Pourquoi ne jettes-tu rien contre ton frère ?

— Loki, cesse donc de me railler ! Tu sais bien que ma cécité m'empêche de viser.

— Qu'à cela ne tienne, je guiderai ton coup !

— Grand merci, fit Hodr, surpris par cette gentillesse qui ne lui était pas coutumière.

Loki mit dans les mains d'Hodr la branche de gui dont il avait taillé l'extrémité en une pointe acérée.

— Par ici, mon frère ! cria Baldr en présentant son poitrail. Frappe droit au cœur !

— Te voila bien en face ; tu ne peux pas le louper !

Le trait ne rebondit pas sur la chair de Baldr comme les autres projectiles... Bien au contraire, il le transperça de part en part. Baldr s'écroula, sans vie. Les Ases regardèrent le corps, bouche bée, yeux écarquillés. De l'enceinte devenue silencieuse, le rire de Loki monta alors, cruel et méprisant. Un rire de hyène. Les dieux tournèrent leur regard courroucé vers Loki. Les Ases étaient d'autant plus désespérés et furieux qu'ils ne pouvaient en tirer vengeance car ils étaient sur un sol sacré.

À la nouvelle du meurtre de Baldr, Nanna et Frigg, brisées par le chagrin, s'arrachèrent les cheveux, se lacèrent les joues, enfoncèrent leurs ongles dans leurs paumes. Frigg se tourna vers les autres dieux pour quémander de l'aide :

— Lequel d'entre vous ira sur le chemin de Hel afin de ramener Baldr ? Je lui paierai une rançon, je donnerai tout ce que je possède pour qu'il revienne parmi nous. Je vous en prie...

L'accent suppliant avec lequel elle avait prononcé ces derniers mots

émût profondément Hermod le hardi qui se porta volontaire pour cette périlleuse mission. Odin lui prêta Sleipnir, son rapide coursier. C'était un animal extraordinaire, né de l'union contre nature de Loki avec le cheval d'un géant. Sur Terre, les scaldes(68) comparaient le tonnerre au bruit de son galop, tant ses huit sabots martelaient fort les deux lorsqu'il emportait son cavalier à la vitesse de l'éclair.

Hermod chevaucha durant neuf jours et neuf nuits sans répit à travers des vallées de larmes, de brumes et de cendres. Une nouvelle lune s'était levée quand il arriva en vue d'une montagne percée : la bouche de l'En-Dessous. Il fit passer son destrier sous l'arche de pierres noires pour s'enfoncer dans une caverne aux proportions démesurées, creusée par des mains de géant et éclairée par une multitude de torches. Dans chaque blessure du roc, dans chaque fissure nichaient des êtres difformes aux yeux maladifs. Le dieu descendit prudemment vers un pont enjambant le vide, au dessus du cours tumultueux d'un sombre fleuve.

De l'autre côté de l'arche se tenaient les deux portiers de Hel. L'un était une bête énorme, l'autre avait l'air humain. À mesure que le dieu approchait, les deux silhouettes se précisèrent. Il s'agissait d'un chien plus gros qu'un bœuf, au pelage rouge sang, et d'une femme voilée d'un linceul. Elle paraissait jeune mais avait la pâleur d'un cadavre. Hermod vit que ses orbites vides brûlaient d'un feu mystérieux. La gardienne entrouvrit ses lèvres de glace, dévoilant des dents pourries.

— Toi qui as encore le rose de la vie sur les joues et l'haleine chaude, qui es-tu ? Que viens-tu faire dans ce royaume ?

La voix lugubre et grinçante de la gardienne était un supplice pour les oreilles, même pour celles d'un dieu.

— Je suis un émissaire des Ases. Je viens demander à Hel, ta maîtresse la Mort, de relâcher Baldr. As-tu vu le plus beau des dieux fouler cette route de peine ?

— Oui, Baldr est bien passé par là... Il y a une semaine. Son épouse l'a rejoint hier : elle n'a pu supporter plus longtemps leur séparation.

Elle pointa un doigt crochu vers une gigantesque herse aux pointes tournées vers le haut, se perdant dans les ténèbres du monde souterrain.

— Derrière la Grille des Occis, tu trouveras la Mort en sa halle.

Hermod fit bondir sa monture par-dessus l'obstacle acéré. Il poursuivit sa chevauchée en direction du palais de Hel où il fut accueilli par deux esclaves contrefaits, deux brutes au faciès mal dégrossi, qui répondaient aux noms de Traînard et Traînarde. Ils escortèrent Hermod à travers un dédale de lugubres couloirs jusqu'à Hel. La Mort siégeait sur un trône taillé dans le silex de corbeau(69), gravé de runes(70). À leur arrivée, elle tourna son terrible visage vers Hermod. Son profil droit était plus sombre qu'une nuit sans étoiles ; le

gauche avait la couleur laiteuse de la lune.

— Approche, Hermod ! C'est aimable aux Ases de me rendre visite.

D'une main noire, la déesse désigna Baldr et sa femme, assis à ses côtés.

— Que me vaut l'honneur de ta venue ?

— Dame Hel, grande est la tristesse de l'univers depuis la mort de Baldr et de son épouse. Laissez-les revenir à Asgard.

— Soit, mais à une unique condition ! Je veux vérifier si ce que tu me rapportes est vrai. Que tout l'univers prouve son amour pour Baldr ! Qu'il pleure sa mort ! Mais je te préviens : si un seul être vivant ou une seule chose venait à refuser de verser une larme sur son sort, alors Baldr et Nanna resteraient mes hôtes.

Lorsqu'ils apprirent les termes du rachat, les Ases dépêchèrent des messagers aux quatre points cardinaux. Des envoyés partirent vers le nord. Pleure, pleure la mort de Baldr. D'autres chevauchèrent vers le sud. Coulent, coulent les larmes du monde. D'autres encore quittèrent Asgard pour l'est et pour l'ouest. Verse, verse tes pleurs pour sa libération.

Bientôt des torrents de larmes vinrent grossir le fleuve de Hel. Pourtant, Baldr ne revenait pas. Qui ? Mais qui donc n'avait point pleuré ? Tous se mirent en quête de l'être ou de la chose indifférente au retour de Baldr.

Enfin, l'un des cavaliers, qui parcourait les confins du monde, trouva dans une grotte une géante, au cœur de pierre et à l'œil sec. Il la pria de fondre en larmes pour faire sortir Baldr de Hel.

— Je n'en ai pas envie ! Jamais le fils d'Odin ne me fit du bien. Qu'il reste où il est ! gronda la géante. Et si je ravis toute joie aux Ases, j'en suis fort aise !

Les mots fielleux de la géante cinglèrent l'émissaire qui mit la main à sa hache.

— Tu vas regretter ta vilénie, brute épaisse ! Je vais faire rentrer tes paroles dans la gorge.

Mais la géante se transforma en un rongeur qui fila entre les jambes du guerrier. À cet instant, le messager comprit que l'insensible n'était autre que ce diable de Loki.

Pendant des décennies, Loki fut pourchassé sur la Terre et dans les cieux par les Ases pleins de haine. Il se terra dans les entrailles d'une montagne, se blottit au sein des nuages ; il se fit feuille sur l'arbre, fêtu dans la meule de paille, puce sur un chien. Loki erra ainsi de cachette en cachette en une fuite sans fin.

Un jour, les Ases le découvrirent tapi dans le lit d'une rivière, métamorphosé en saumon. Au moment où Loki remontait le courant, bondissant par-dessus l'onde dans l'intention de leur fausser compagnie, Thor le saisit, serrant bien fort au niveau de la queue(71).

Mis à mal par cette poigne de fer, Loki reprit sa véritable apparence. Il fut conduit et enchaîné à un pilier de pierre, puis couronné d'un serpent. Le venin qu'il crachait lui brûlait horriblement le visage.

Il y souffrit une éternité de supplices jusqu'au Crépuscule des dieux(72).





IX

PERLIMPINPIN

ET POUDRE D'ESCAMPETTE

EL SABIO(73) n'avait rien du malfrat ordinaire. Oh ! N'allez pas imaginer pour autant qu'il détroussait les riches pour redistribuer son butin aux pauvres : cela n'arrive que dans les contes. Ce qui le distinguait des tire-laine et autres coupe-bourses qui opéraient à la va-vite dans la foule, au détour d'une sombre forêt ou dans une venelle déserte, c'était son professionnalisme. El Sabio était un escroc de haut vol, intelligent, subtil, plein d'expérience. Il travaillait en solo, sur des affaires qui en valaient la peine, et son *modus opérandi*(74) était quasi scientifique.

Cette fois-ci, il projetait rien de moins que de mettre sur la paille le roi de Castille. Ce serait le couronnement de sa carrière, son chef-d'œuvre. Après ça, il espérait couler des jours heureux, vautré dans le luxe. Peut-être même dicterait-il un traité : *Les mille et une manières de voler son prochain*.

Organisé, méthodique, minutieux, El Sabio s'était renseigné sur sa future et royale victime. Comme tous les princes, celui-ci avait un insatiable besoin de liquidité. Il lui fallait beaucoup d'or pour entretenir une cour, récompenser les fidèles vassaux, solder les terribles mercenaires, payer les scribouillards de la chancellerie, rembourser – mais pas trop vite – les emprunts, s'offrir quelque coûteuse folie, épater les ambassadeurs étrangers et les légats du pape... Difficile à ce rythme d'équilibrer un budget ; les rentes royales, les impôts et les taxes de toutes sortes n'y suffisaient plus. Dans l'espoir de renflouer ses coffres, le souverain s'adonnait depuis peu à l'alchimie(75).

El Sabio comptait bien profiter de cette lubie.

Pour monter son dernier coup, El Sabio n'avait pas hésité à investir la presque totalité de ses gains malhonnêtes dans la location d'une petite échoppe de la capitale. Depuis un mois, il menait au grand jour, sous une fausse identité et un beau déguisement, l'existence

respectable d'un marchand de produits exotiques. Le jour, il vendait ses épices ; le soir, dans le plus grand secret, il transformait son sous-sol en un laboratoire. Cornues, alambics, vasques et mortiers de différentes tailles ainsi que des instruments plus bizarres les uns que les autres y avaient été amoncelés sans ordre apparent. En outre, El Sabio avait limé cent pièces d'or puis les avait mélangées à d'autres ingrédients, obtenant ainsi cent sachets de limaille de même poids qu'il avait étiquetés sous le nom de perlimpinpin(76).

Le piège était prêt. Il ne lui restait plus qu'à appâter le poisson, en espérant qu'il veuille bien mordre à l'hameçon. D'abord, il lui fallait trouver l'aide d'un serviteur du roi qui, bien malgré lui, répandrait la rumeur selon laquelle il était alchimiste. El Sabio avait jeté son dévolu sur un certain José, un grand échalas au teint couperosé, joueur et soiffard, à la langue bien pendue.

El Sabio était là, au coin de la rue du palais, depuis dix bonnes minutes, en train de se remémorer le fil de son plan tout en guettant les allers et venues des gens du palais. Enfin, il repéra celui qui deviendrait sans le savoir son complice et lui fila le train discrètement. Le jeune domestique pénétra dans une taverne où il avait ses habitudes.

Quelques secondes plus tard, El Sabio passait à son tour la lourde porte de l'établissement. Il détailla d'un coup d'œil expert la salle qui sentait la vinasse et la sueur mêlées, repéra José qui s'était installé au fond, à une table bruyante. Celle des joueurs. Les dés roulaient sur le bois graisseux que de gros poings martelaient. Les gobelets s'entrechoquaient, les jurons des perdants faisaient écho aux rires des chanceux.

Une partie de la soirée, El Sabio observa le groupe en sirotant le vin qu'il avait commandé, dans l'attente du moment propice pour s'immiscer parmi eux. Vers minuit, l'occasion se présenta : un joueur quitta la table.

— Peut-être pourrais-je remplacer cet infortuné ? proposait-il en faisant tressauter nonchalamment une bourse bien remplie dans la paume de sa main.

Les flammes de la convoitise dansèrent dans les yeux de José et de ses compagnons. Par un bref hochement de tête, on lui désigna la place vide sur le banc.

El Sabio savait les dés pipés mais peu lui importait puisqu'il souhaitait perdre. Au terme d'une vingtaine de parties, son or avait changé de main.

— Décidément, on dirait que ce n'est pas ton soir de chance, marchand ! Tu viens de perdre ta dernière pièce, constata José, le visage rigolard.

— Tant pis. De toute façon...

El Sabio lui fit signe de se pencher afin de lui confesser le plus sérieusement du monde :

— ... l'art alchimique m'en fournit en grande quantité. Mais... chut ! Ceci doit rester entre nous...

Interloqué, José dévisagea son interlocuteur qui confirma ses dires d'un lent mouvement de la tête.

— Je serai muet comme une tombe. Tu peux compter sur moi ! lui assura aussitôt le valet en lui prenant l'avant-bras.

El Sabio espérait bien au contraire que José ne tiendrait pas sa langue. Et de fait, le lendemain, le jeune valet mangea le morceau, révélant le secret du marchand d'épices à une chambrière qui elle-même se laissa aller à des confidences devant un bel écuyer qui en informa le capitaine de la garde qui... Bref, l'information remonta jusqu'aux oreilles intéressées du roi.

Le soir même, on frappa à la porte de la boutique. El Sabio regarda par le volet à claire-voie. Dehors, trois gentilshommes au visage dissimulé battaient le pavé d'impatience.

— Qui est là ?

— Ouvrez, au nom de Sa Majesté ! lança à mi-voix l'homme qui tenait une lanterne voilée.

Une fois à l'intérieur, les capuchons qui cachaient les traits des trois hommes tombèrent. Le roi de Castille était parmi eux mais El Sabio fit mine de ne pas le reconnaître.

— Ne salues-tu pas ton souverain ? demanda le roi d'une voix d'où filtrait une note de contrariété.

El Sabio se courba légèrement dans sa direction, feignant la confusion comme s'il venait juste de réaliser qui se trouvait devant lui.

— Oh, pardon, dans la pénombre, je n'avais pas reconnu Son Altesse. C'est un grand honneur pour un boutiquier que de la recevoir. Que puis-je faire pour Sa Majesté ? Aurait-elle besoin de poivre ? De...

— Venons en au fait, marchand ! On m'a dit que tu sais fabriquer de l'or.

El Sabio secoua négativement la tête.

— J'ignore de quoi Sa Seigneurie parle...

— Allons, ne nie pas ; j'ai d'excellents informateurs. Montre-moi plutôt comment tu procèdes ! Si cela m'intéresse, je te récompenserai. Sinon, je te ferai mettre au pilori(77) comme charlatan ou te ferai brûler comme sorcier.

Sans plus discuter, El Sabio, l'air servile et faussement apeuré, les précéda dans le petit escalier qui conduisait à son laboratoire. La multiplicité des outils ne manqua pas de frapper le roi et ses deux hommes de main qui échangèrent entre eux de rapides regards impressionnés. C'était le moment de sortir le grand jeu. El Sabio se composa un air docte, alluma un grand brasero ainsi qu'un four à

fusion et commença ses manipulations.

— Voyez-vous, je tiens cette formule d'un vieux sage arabe qui m'a initié aux secrets d'Hermès Trismégiste(78), et avec lequel j'ai étudié les deux cent quinze traités d'Abu Abdallah Jàbir ibn Hayyan ibn Abdallah as-Sufi(79). Tout est question de dosage. Voyez cette solution que je verse dans cette cornue : point trop n'en faut !

Il commenta avec emphase chacun de ses gestes, donna le nom des composants à utiliser, expliqua quelles étaient les proportions à respecter, comment broyer les divers éléments ensemble ou séparément.

Arriva le moment de la touche finale.

— Du perlimpinpin, le catalyseur indispensable à la réussite de l'opération, révéla-t-il, l'air mystérieux, en mélangeant le contenu d'un sachet de limaille d'or à plusieurs poudres colorées.

El Sabio versa la préparation ainsi obtenue dans un creuset qu'il fit chauffer, actionnant sans interruption un petit soufflet. Sous le regard attentif du roi, le faux alchimiste ressortit au moyen d'une pince le moule qu'il immergea dans un seau. Il émit un sifflement au contact de l'eau. Une fois le moule refroidi, El Sabio le brisa à coups de marteau.

— Le soleil des métaux ! annonça-t-il triomphalement.

Il fit sonner la pièce d'or puis la posa dans un trébuchet pour la peser : elle était parfaite.

Le monarque, qui se voyait déjà l'homme le plus riche du monde, trépignait d'enthousiasme.

— Magnifique ! Je veux te prendre à mon service !

— C'est bien inutile car Son Altesse en sait maintenant autant que moi. Je peux tout au plus lui donner la recette afin qu'elle produise elle-même son or. Elle devra seulement s'approvisionner chez moi car je suis le seul dépositaire de perlimpinpin dans ce pays. Le coût est modique : à peine deux deniers pour fabriquer six doubles, expliqua El Sabio. Mais sachez que si un seul des ingrédients venait à manquer, il serait impossible de mener à terme la transmutation métallique.

— Soit, j'achète ton stock ! Demain, des hommes de confiance viendront en prendre livraison.

Le jour suivant, le souverain de Castille, répétant à la lettre chacun des gestes d'El Sabio, commença par monnayer une pièce d'or puis deux, puis trois, et ainsi de suite... À la quatre-vingt-dix-neuvième, le roi fut à cours de perlimpinpin.

— Que l'on convoque le marchand ! Tout de suite ! lança-t-il avec impatience à son chambellan.

Moins d'une heure plus tard, El Sabio se présentait devant le roi. Son plan fonctionnait à merveille.

— Sa Majesté désire me voir...

— Je n'ai plus de perlimpinpin. Dis-moi comment m'en procurer !

— C'est très facile ! Je connais un pays d'Orient où on le ramasse à la pelle. Vous pouvez y envoyer une expédition... à moins que vous ne préfériez que j'y aille. Ce serait un honneur pour moi.

Trop heureux de s'assurer les services d'un maître alchimiste doublé d'un commerçant expérimenté, le souverain vida une partie des caisses du royaume pour couvrir les frais du voyage et l'achat d'une énorme réserve de perlimpinpin.

Une fois l'argent empoché – une véritable fortune, soit dit en passant –, El Sabio prit la poudre d'escampette. Les mois s'égrenèrent sans que ne fût annoncé le retour du marchand. Plus le temps passait, plus l'impatience du roi grandissait ; son inquiétude, aussi. L'année finissant, il fit investir l'échoppe. On n'y trouva qu'un malheureux fragment de parchemin sur lequel était griffonné ce court message :

À Sa Gracieuse Majesté

J'ai le regret de vous annoncer qu'il n'existe pas plus de perlimpinpin que de moyen de récupérer votre mise de fonds. Tout n'était que poudre aux yeux. Le bon sens aurait voulu que vous suspectiez un homme qui, bien que possédant le secret de la fabrication de l'or, continuait à vivre l'existence d'un simple marchand. Considérez, ceci comme une leçon à méditer et soyez, plus avisé la prochaine fois.

À bon entendeur, salut !

El Sabio

De rage, le souverain brisa son propre matériel d'alchimiste, jurant qu'on ne le grugerait plus. L'affaire transpira et il fut bientôt la risée de toutes les cours d'Europe. Certains précepteurs s'inspirèrent même de sa mésaventure afin de mettre en garde les jeunes princes contre tous ceux qui pourraient profiter de leur inexpérience ou de leur crédulité(80).





X

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE

LE COMTE Guillaume s'appuya contre l'un des piliers du cloître(81). La pierre était chaude du soleil de cette belle matinée d'été. Il regarda longuement la cour déserte, en soupirant d'aise : « Quel calme, quelle sérénité. » La soixantaine passée, ce grand gaillard, au corps couvert de cicatrices, était fatigué d'une vie tumultueuse et désireux de sauver son âme de pécheur. Il avait donc renoncé au siècle(82) pour revêtir l'habit monastique.

Il n'était pas simple pour un ancien chevalier de se plier aux règles draconiennes et immuables des moines. Mais Guillaume, plein de bonne volonté, ne désespérait pas d'y parvenir un jour, certain que sa décision prise six mois auparavant était la bonne. Malheureusement, dans l'abbaye d'Aniane(83), tout le monde n'était pas de cet avis. On grondait dans les rangs des moines.

Au moment même où Guillaume songeait à sa nouvelle existence, rythmée par la petite cloche de l'église abbatiale, l'abbé réunissait sa congrégation dans la salle capitulaire(84). Tel le bon berger, il passa en revue son troupeau : il y avait là frère Arnaud, le maître copiste à la peau plus parcheminée qu'un antique manuscrit ; frère Jacques, le chantre à la voix haut perchée ; frère Pierre, l'herboriste-apothicaire qui sentait toujours le romarin ; frère Jean, le grassouillet économe, et bien d'autres. Tous attendaient, en murmurant, que l'abbé veuille bien prendre la parole. Ce qu'il ne tarda pas à faire :

— Mes frères, l'heure est grave ! J'ai peur d'avoir commis une terrible erreur en acceptant parmi nous le comte Guillaume. De toute évidence, notre mode de vie ne lui convient pas.

Le mot était lâché ! Dans le plus grand désordre, les hommes de Dieu se disputèrent le droit à la parole. Tant et si fort que le père supérieur, courroucé par leur manque de discipline, leur intima l'ordre de se taire :

— Cessez donc de jacasser !

Les moines firent immédiatement silence.

— Procédons par ordre ! reprit l'abbé d'un ton sévère. Frère Jean, faites bon usage de votre temps de parole.

— Merci mon père, dit l'économe qui entama aussitôt sa liste de griefs. Le comte Guillaume refuse de jeûner comme nous tous. Il a menacé de me faire passer de vie à trépas si je ne lui apportais pas des mets gras et variés en grande quantité. Nos réserves, j'en ai vite fait le décompte, fondent comme neige au soleil. Bientôt, il ne nous restera plus qu'à vendre ciboires et calices pour le nourrir.

— Dieu nous préserve d'une telle infamie ! s'écria l'abbé en se signant.

À la suite du frère économe, le chantré – qui n'attendait que ça – fut autorisé à s'épancher.

— Le comte chante terriblement faux. Ses horribles braillements nous percent les tympanes et perturbent les offices. Je crains que les très saintes et délicates oreilles de Notre Seigneur ne se ferment à nos prières.

— Dieu du ciel, pitié pour nous ! implora l'abbé. Puis vint le tour du maître copiste de se plaindre d'une voix désespérée du nouvel arrivant :

— Le comte est pratiquement analphabète. Bien pire, il n'a point l'amour des beaux livres. Je l'ai surpris dans le scriptorium(85) en train de poser ses grosses pattes sales sur le codex qu'enlumine frère Jérôme. Jugez-en plutôt ! fit-il en tendant le magnifique ouvrage manuscrit.

L'abbé y jeta un œil : ça et là, les lettres ornées fraîchement tracées en rouge avaient été à demi effacées, remplacées par des empreintes digitales ou barbouillées de gras.

— Sainte mère de Dieu ! fit l'abbé, la mine déconfit.

À son tour, le frère apothicaire exprima son mécontentement :

— Pas plus tard qu'hier, le comte a bêché et arraché une partie de ma plantation de simples(86) qu'il avait pris pour des mauvaises herbes. Ces prochains mois, je ne pourrai pas répondre aux besoins de notre communauté en tisanes, électuaires et onguents(87).

Et ce n'était pas fini ! La litanie des récriminations et des plaintes continua encore un bon moment. Quand l'ensemble des moines eut vidé son sac, il fut décidé à l'unanimité de se débarrasser au plus vite du fauteur de troubles. Tels des conspirateurs ourdissant quelque machiavélique complot, ils se rapprochèrent, tonsure contre tonsure(88), de leur abbé.

— Nous devons être prudents dans cette affaire, y mettre les formes, chuchota l'abbé. Imaginez la réaction des gens s'ils apprenaient que notre abbaye chasse ceux qui frappent à sa porte. Ce serait la fin des généreux dons et legs testamentaires qui nous parviennent chaque

semaine.

Il s'ensuivit un long silence. Tous se creusaient la tête pour trouver une solution qui n'entachât point la réputation de l'abbaye. Enfin, le visage d'un frère s'illumina, comme éclairé par la Grâce divine.

— Il faut le dissuader de prononcer ses vœux définitifs, suggéra le moine.

— Jamais il n'abandonnera ! rétorqua l'abbé. Je l'ai interrogé sur le sujet : il est sûr que sa place est ici, parmi nous.

— Aïe, aïe, malheureux que nous sommes ! gémirent les hommes de Dieu à l'unisson.

Le silence à nouveau.

— Et si nous l'envoyions pêcher pour le monastère ! s'écria soudain l'abbé en se frappant le front de la paume de la main. Nous manquons de poisson.

Les moines se regardèrent les uns les autres, mi-incrédules, mi-épouvantés. Leur guide venait-il soudainement de perdre la raison ?

— Pour atteindre la côte, le comte devra passer par le bois de Beaucler. Or, vous n'êtes pas sans savoir que celui-ci est infesté de brigands. Avec un peu de chance, il n'en reviendra pas.

Un murmure général d'assentiment accueillit cette proposition radicale et bien peu charitable. Pour un peu, les moines auraient poussé des hourras ou même dansé. Quelle intelligence brillante que celle de leur abbé !

N'ayant plus rien à ajouter, le père supérieur leva le conseil :

— Mes frères, le chapitre est clos ! Que chacun prie pour la bonne réussite de notre entreprise !

Satisfait, l'abbé sortit de la salle, suivi par ses subordonnés à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession.

Aussitôt après, on envoya un novice près de Guillaume. Il le trouva qui lézardait au soleil, les paupières lourdes.

— Frère Guillaume, l'abbé vous demande de le rejoindre au plus vite dans ses quartiers.

Guillaume ouvrit un œil, se fit répéter le message, puis, empressé, courut prendre ses ordres auprès de l'abbé.

— Mon frère, dit l'abbé, solennel, nous manquons de poissons pour les jours maigres. Je vous confie donc notre ravitaillement.

Flatté par cette marque de confiance et ses responsabilités toutes neuves, Guillaume partit s'équiper. On lui dénicha une vieille rosse ainsi que deux mulets chargés de paniers d'osier.

Le voyage aller se déroula sans incidents – les brigands avaient dû désertier le bois pour piller une ferme isolée – et la pêche fut plutôt miraculeuse. Mais, sur le chemin du retour, les choses se gâtèrent. À peine Guillaume avait-il pénétré sous les frondaisons du bois de Beaucler qu'une quinzaine d'individus aux mines patibulaires lui barra

le passage.

— Halte là ! gueula l'un des brigands en s'avancant vers Guillaume, les pouces passés dans sa ceinture garnie de coutelas.

— Faites place, manants ! Je suis Guillaume Fierebrace⁽⁸⁹⁾ et n'ai point de temps à perdre !

— Oh oh oh ! Elle est bien bonne... ricana l'autre. Vous avez entendu, les gars ? Ce moine prétend être le terrible Guillaume d'Orange. Eh bien moi, je suis le pape !

Tandis que de gras rires secouaient le reste de la bande, Guillaume enfonça les talons dans les côtes de son cheval qui se cabra puis retomba. On entendit un craquement d'os : le plaisantin s'écroula, le crâne défoncé.

Ce fut le signe de la mêlée générale. Les gredins se précipitent sur celui qu'ils prennent pour un moine, l'environnant de toutes parts en une masse confuse de corps et de gourdins. Guillaume sourit. Que de bons souvenirs cela lui rappelle ! Il a l'impression d'être revenu un an en arrière, quand il défendait la Chrétienté contre les Sarrasins. Le comte est encore vigoureux. Il balance un pied dans la poitrine d'un de ses assaillants, lui coupant le souffle, écrabouillé le nez d'une canaille qui s'est saisie des rênes de son cheval, et pulvérise d'un uppercut du droit la mâchoire d'un quatrième larron, accroché à sa selle.

Décontenancés par cette résistance inattendue, les voleurs se replient. Quatre des leurs sont déjà au tapis, morts ou estropiés. Aussi stupides que méchants, ils se lancent de nouveau à l'assaut. Mal leur en prend. Le comte attrape l'un des gaillards par la cheville pour s'en servir de fléau d'arme, le faisant tourner à bout de bras. S'ensuit une succession de chocs sourds, de bruits d'os brisés et de cris étouffés.

Une fois la bande mise hors d'état de nuire, Guillaume réajusta sa coule, rassembla ses mules, ramassa les quelques poissons tombés à terre au plus fort de la lutte, puis s'en retourna tranquillement vers Aniane.

Lorsque l'abbé vit Guillaume sortir sain et sauf de la forêt, il ordonna de barricader le portail. Les moines ne se firent pas prier pour lui obéir tant ils redoutaient qu'il revienne parmi eux.

— Hé, de l'abbaye ! Ouvrez-moi ! cria le comte. Je rapporte moult bons poissons et j'en ai profité pour pacifier la forêt.

— Jamais plus vous ne rentrerez ici, annonça le portier. L'abbé vous l'interdit !

Les lèvres de Guillaume frémissaient d'indignation.

— Maudits ! À présent, je comprends tout : on m'a envoyé là-bas dans l'espoir que je m'y fasse tuer. Mais, aussi vrai que Dieu est au ciel, vous n'êtes pas encore débarrassés de Guillaume Fierebrace !

Bouillant de colère, le comte jeta un regard plus noir que noir et leva un poing menaçant en direction du monastère.

— Si vous ne m'ouvrez, j'enfoncerai cette porte et ferai un grand massacre de frères.

— Filez ! Rien ne sert de nous menacer, lui répondit l'homme. Notre porte est faite de bon chêne et vous n'avez pas de béliet pour l'enfoncer.

— Qu'à cela ne tienne ! s'écria Guillaume de sa grosse voix tonnante.

Aussitôt, le comte se saisit d'un tronc d'arbre abandonné non loin de l'enceinte monastique. Quatre vilains auraient bien eu du mal à le soulever mais lui le tient à bout de bras, sans effort. Le tronc calé dans le creux de ses bras puissants, le comte prend quelques pas d'élan et fonce sur la porte qu'il heurte violemment. Une fois, deux fois, trois fois ; la porte tremble, cède puis vole en éclats.

— Ah ! coquins, je m'en vais vous estourbir ! Je ne laisserai de cette abbaye que ruines fumantes et corps pantelants !

Les moines, le froc relevé jusqu'à mi-cuisse pour ne pas entraver leur fuite, déguerpissent comme une volée de moineaux. Plusieurs courent se réfugier au réfectoire, quelques-uns se planquent dans le chauffoir, d'autres dans le dortoir. Plus féroce qu'un Viking, Guillaume, à leur trousses, ratisse les lieux. Celui qui par malheur tombe entre ses mains passe un mauvais quart d'heure. Prodiges, le comte distribue volées et horions, étendant sur le carreau une bonne douzaine de serviteurs de Dieu parmi lesquels le mauvais abbé.

« Si nous ne demandons grâce, personne ici n'en réchappera », se dirent les moines encore valides. D'un commun accord, ils vinrent trouver le comte, tremblant et battant leur coulpe(90). L'abbé, qui avait repris connaissance, se joignit à leurs prières et fit son mea culpa(91) :

— Pitié pour mes frères ! J'avoue. Je suis le seul coupable.

— Je veux bien vous pardonner si...

— *Deo gratias*(92) !

— ... si vous m'acceptez parmi vous, pour de bon !

L'abbé hésita un instant avant d'accepter :

— Qu'il en soit fait selon vos désirs.

Mais là-haut, au firmament, on ne l'entendait pas de cette oreille. Dieu, mécontent que ses ouailles oublient ses préceptes et surtout se battent entre elles, décida qu'il valait mieux séparer le fougueux Guillaume du retors père supérieur. À la nuit venue, il dépêcha un ange auprès de Guillaume pour lui enjoindre de se faire ermite, loin, bien loin de l'abbaye.

À leur grand soulagement, Guillaume prit congé des moines. L'abbaye retrouva un semblant de calme, pansa ses blessures et

enterra ses morts qu'elle oublia bien vite. Car les moines ne manquaient pas à cette époque !





XI

FATA MORGANA

IL ÉTAIT toujours de bon matin lorsque Lodovico, un grand garçon dégingandé, escholier⁽⁹³⁾ sans moyen, venait rejoindre Rinaldo, son ami de fraîche date, dans les écuries de l'évêque de Catane⁽⁹⁴⁾. C'était devenu une habitude, presque un rituel, que ni l'un ni l'autre n'aurait voulu manquer. Le premier aimait raconter de belles légendes, le second adorait les écouter.

Ce jour de l'an de grâce 1201, Lodovico trouva Rinaldo fort affairé à lustrer la robe baie du cheval préféré du prélat – un superbe pur-sang arabe. Les muscles de l'animal tressaillaient au contact de ses mains armées de brosses. Après l'avoir salué, Lodovico s'adossa nonchalamment à une botte de paille et commença son récit.

« C'était au temps du roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde ; loin, très loin d'ici, dans la pluvieuse et brumeuse île de Bretagne. Profitant du retour des beaux jours, un Gallois chassait près du manoir où il avait été élevé. Plein d'entrain, le jeune homme dardait ses javelots contre les bêtes de la forêt, à droite, à gauche, devant, derrière, en haut, faisant mouche à chaque fois. Soudain, un fracas épouvantable, une cavalcade assourdissante comme seule une bande de diables aurait pu la mener, ébranla la voûte végétale. Le jeune Gallois raffermir sa prise sur le manche de son arme de jet, prêt à affronter mille démons tapageurs car il ne manquait pas de courage... ⁽⁹⁵⁾ » Lodovico marqua une pause, guettant la réaction de son ami. Une esquisse de sourire se dessina sur ses lèvres lorsqu'il vit le garçon d'écurie cesser de bichonner l'animal, puis se retourner vers lui, trépignant d'impatience.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ainsi ? Ton histoire a l'air belle et bonne. Ne me fais point languir.

« Cinq êtres de fer, étincelants, enchaîna vivement Lodovico, montés sur de rapides coursiers ne tardèrent pas à surgir d'entre les fourrés pour se trouver nez à nez avec le Gallois. Ils quadrillaient le pays à la recherche des ravisseurs de trois pucelles⁽⁹⁶⁾ de leur famille. » Lodovico venait de ralentir son débit.

« Le jeune chasseur les trouva si beaux et si étranges qu'il les prit pour des anges. Il s'agenouilla devant eux, récitant son Credo(97)... »

— Ce sont des chevaliers ! l'interrompit aussitôt Rinaldo. Ton héros est un nigaud ou un sauvage qui n'est jamais sorti de sa cahute.

— En effet, c'était la première fois de sa vie qu'il voyait des chevaliers. Sa mère l'avait tenu éloigné du reste du monde dès sa plus tendre enfance. Elle voulait le protéger...

— De quoi ? le coupa de nouveau le palefrenier, les sourcils relevés pour mieux signifier son incompréhension.

— Cesse donc de m'interrompre ! Tu es vraiment impossible !

— Si Dieu m'a fait une langue, c'est bien pour poser des questions, objecta Rinaldo. Bon... excuse-moi. Continue, je te prie.

« La pauvre femme, poursuivit-il, avait déjà perdu deux fils lors de joutes. Brisée par le chagrin, elle s'était jurée de cacher à son petit dernier – sa seule raison de vivre – l'existence de son nom, de son noble lignage ainsi que de la chevalerie. Mais ces treize années de silence allaient être ruinées en un instant, celui d'une rencontre. Le capricieux Destin, qui aime à se jouer des hommes, en avait décidé autrement : il venait de placer sur la route du nice(98) ceux que sa mère redoutait tant. »

L'étudiant parlait d'une voix haute et bien timbrée, pleine de passion. Il contait comme d'autres écrivaient : les mots affluaient de sa bouche domptés, policés, ciselés. Un vrai bonheur !

Captivé par le récit, Rinaldo délaissa sa tâche pour venir s'asseoir auprès de son ami. Il buvait chacune de ses paroles. Son visage poupin et sans grande beauté semblait transfiguré par la joie. Un bonheur de courte durée. En effet, le palefroi, laissé sans surveillance, avait rompu ses attaches. Quand les deux jeunes gens réagirent, il était trop tard. Le coursier avait franchi le portail et s'éloignait en trotinant en direction du mont Gibel(99). Ils le regardèrent disparaître dans le lointain.

— Parti, lâcha Rinaldo en branlant du chef, effaré. Maudit soit mon amour des contes !

Lodovico ne put s'empêcher de rire en voyant sa mine déconfite.

— Cela n'est guère charitable de ta part, Lodovico. Si je ne retrouve pas vite cette damnée bestiole, je peux dire adieu à ma place.

Il se frappa le front dans un geste de désespoir. L'étudiant cessa de se gausser du petit palefrenier.

— Ne t'en fais pas, on va le ramener, ce cheval ! Nous en serons quittes pour une bonne balade.

— Plaise à Dieu que tu aies raison, se contenta de répondre Rinaldo d'un air grave.

En hâte, ils s'équipèrent : une besace sur l'épaule, une gourde au côté, un bâton à la main. Ils marchèrent toute la matinée, sillonnant la

campagne d'un pas rapide, leurs pensées tournées vers un seul but, un seul espoir : retrouver le palefroi de l'évêque. Une ou deux fois, ils aperçurent le coursier. L'animal semblait se jouer d'eux. Il ralentissait l'allure, se figeait pour observer l'approche de ses deux poursuivants ou brouter, renâclait puis repartait de plus belle quand ils tentaient de l'attraper, faisant enrager les deux amis.

Au fur et à mesure qu'ils progressaient dans l'arrière-pays, le cône menaçant du mont Gibel grandissait, devenant de plus en plus imposant. Bientôt, il emplit tout l'horizon. D'inquiétantes rumeurs circulaient sur son compte – séjour des fées pour certains, bouche de l'Enfer pour les autres –, si bien que les gens du cru l'évitaient soigneusement de peur de faire une mauvaise rencontre. Sans oser se l'avouer l'un à l'autre, les deux amis espéraient ne pas trop s'attarder en ces lieux.

Plusieurs hennissements étouffés se firent entendre à senestre(100). Rinaldo et Lodovico coururent dans cette direction, empruntant une sente qui laçait le flanc évasé de la montagne, passèrent entre de noirs blocs de roche volcanique pareils à des géants pétrifiés. Derrière de maigres fourrés, ils découvrirent l'entrée d'une caverne. Le passage était assez large pour qu'un cheval puisse s'y aventurer. Rinaldo et Lodovico s'en approchèrent. Indécis, ils restèrent un moment à scruter les ténèbres.

À nouveau, un hennissement résonna, assourdi et lointain. Aucun doute possible, la bête était à l'intérieur de la grotte. Rinaldo fit mine d'avancer vers la déchirure béante mais Lodovico l'agrippa par le coude en protestant :

— Arrête ! Pas question de nous enfoncer là-dedans. Tout cela ne me dit rien qui vaille... Et si c'était un piège ? Était-ce bien ton cheval que nous avons entendu ? Quelqu'un ou... quelque chose essaye peut-être de nous attirer sous terre.

— Mais dans quel but ?

— Je ne sais pas... Peut-être pour nous dévorer ou... s'emparer de nos âmes... Je t'en prie, rebroussons chemin !

Rinaldo frissonna. Tirailé entre le désir de ramener le palefroi à son propriétaire et l'envie de s'enfuir à toutes jambes de cet endroit peu rassurant, il hésitait sur la conduite à tenir. Finalement, il se décida :

— Je dois y aller... Je n'ai pas le choix... Attends-moi ici. Dans la clarté du jour, tu ne risques rien.

Déjà, il s'était glissé dans la noire ouverture. Piqué au vif par les propos de Rinaldo, Lodovico inspira profondément puis s'engagea à son tour à l'intérieur.

— Attends-moi, tête de mule ! Il ne sera pas dit que j'ai flanché devant le péril !

Ils furent comme frappés de cécité quand l'obscurité les happa.

Rinaldo qui ouvrait la marche avançait à tâtons, appuyant sa main droite à plat sur la paroi humide, tandis que Lodovico, accroché à l'épaule de son ami, se laissait guider. Ni l'un ni l'autre n'osait proférer la moindre parole. Ils avancèrent ainsi, aveugles et muets, jusqu'à perdre la notion du temps écoulé. Dix minutes, une heure, deux heures, peut-être plus...

Au bout d'une éternité de ténèbres, un point clair apparut, droit devant eux, puis se mit à grossir. Leur allure se fit plus rapide. Enfin, ils pénétrèrent dans la lumière en clignant des yeux. Ils se trouvaient au bord d'une forte pente. Sidérés, Rinaldo et Lodovico sifflèrent entre leurs dents : ils contemplaient un paysage aussi merveilleux qu'inattendu. Les rayons du soleil à son zénith éclairaient l'intérieur de l'immense gueule du mont Gibel, révélant un océan de verdure, ondoyant, sur des lieues et des lieues, seulement strié de pommiers en fleurs et, par endroits, nimbé de pollen. Aux confins de cette vastitude s'élançait, majestueuse, une forteresse qui semblait de verre coloré. Ses murs-vitraux rougeoyaient, tels de la lave en fusion, et des fumerolles s'échappaient de ses longues cheminées.

— C'est incroyable ! Tu y comprends quelque chose, toi ? demanda Rinaldo.

— Rien de rien, concéda Lodovico. Viens, hâtons-nous vers ce château ; nous en saurons plus là-bas.

À peine eurent-ils foulé l'herbe tendre, trempée d'une éternelle rosée, que des cavaliers cuirassés d'or et d'argent les encerclèrent. Ils avaient surgi de nulle part, sans un bruit. Le cercle de lances pointées sur leur ventre se resserra peu à peu.

— Messires chevaliers, je... Messires ! Mais, voyons !!! s'exclama avec indignation Lodovico. Aïe, et les règles de l'hospitalité !

Deux chevaliers l'avaient saisi sous les aisselles.

— N'auriez-vous pas aperçu un cheval bai ? Non ? Hé, ce ne sont pas là manières de gentilshommes ! cria à son tour Rinaldo.

Suspendus à quelques pouces du sol qui défilait à toute vitesse, entre deux coursiers au galop, les jambes repliées contre le corps, tirés à hue et à dia, les deux amis furent entraînés vers le château translucide. Rinaldo et Lodovico franchirent enfin le porche central du castel féérique. Jamais, au grand jamais, on en avait construit de plus beau. On voyait bien, à ses tours gracieuses, à ses flèches cristallines et à ses arches graciles aux proportions harmonieuses, que la bâtisse était œuvre de fée ou de magicien.

— Vlan ! Aïe, ouille !

Libérés de toute entrave, ils avaient chu brutalement sur le perron(101) de quartz grenat. À peine s'étaient-ils relevés, se massant les membres endoloris, que d'autres mains gantées d'acier les poussèrent sans ménagement vers l'intérieur du palais. Deux portes

d'améthyste s'ouvrirent sur une salle de bal bondée de chevaliers, tous fort beaux et richement vêtus, qui festoyaient. Un murmure de surprise parcourut l'assemblée à leur entrée.

Un individu, gonflé de suffisance, vint à leur rencontre, une main négligemment posée sur la poignée de sa dague.

— Soyez les malvenus ! Nul ne peut se vanter d'être parvenu jusqu'ici et d'en être reparti sur ses deux jambes. Vous allez payer votre outrecuidance...

Une voix impérieuse le coupa :

— Il suffit ! Keu, vos méchantes paroles ne font pas honneur à ma cour. De votre bouche ne sortent que vilénies, insultes ou moqueries. Quand donc cesserez-vous d'être déplaisant !

Les deux amis avaient sursauté à la mention de ce nom. Ils n'en croyaient pas leurs oreilles.

— Keu ? As-tu entendu ? murmura Rinaldo, éberlué. Ce triste sire porte le nom du sénéchal bourru du roi Arthur.

— Il en possède aussi le sale caractère, ajouta Lodovico. Nous sommes en pleine fantasmagorie...

La voix, qui venait de dessous un magnifique dais, retentit à nouveau :

— Bienvenue dans l'Autre Monde ! Gauvain, mon beau neveu, et vous Sagremor, brave chevalier, accompagnez donc nos hôtes jusqu'à mon lit de douleur.

Un éclair de fureur passa dans les yeux du dénommé Keu qui, sans demander son reste, s'éloigna. Deux seigneurs aussi affables qu'enjoués prirent Rinaldo et Lodovico par la main pour les mener devant leur maître alité, les coudes ramenés derrière lui. Les deux amis fixèrent le linge immaculé qu'enroulait autour de sa poitrine nue ensanglantée une femme d'une incomparable beauté. Elle avait les gestes tendres et caressants d'une sœur ou d'une épouse.

L'homme, qui avait remarqué leurs regards insistants et interrogateurs, se redressa encore un peu plus ; ce qui le fit grimacer de douleur. Pourtant, il parla d'une voix posée, calme, comme il seyait à un monarque :

— Oh ! Une vieille blessure de guerre qui a du mal à se refermer. Heureusement, reprit-il en désignant la beauté postée près de lui, Morgane, ma demi-sœur, veille sur moi. C'est elle qui a bâti ce palais. C'est une grande magicienne. Pour ma part, je suis Arthur, fils d'Uther Pendragon. Vous avez peut-être entendu parler de moi. Mais asseyez-vous donc, chers voyageurs, vous devez être épuisés.

Rinaldo et Lodovico restaient cois, dévisageant le blessé. Malgré sa position alanguie, bien peu royale, et la souffrance qui tordait par instant ses traits empreints de noblesse, Arthur était comme ils l'avaient toujours imaginé : digne, imposant, une incarnation de la

puissance, de la sagesse et de la bonté.

Le premier, Rinaldo retrouva sa langue.

— Mon nom est Rinaldo, Votre Majesté, dit-il en s'inclinant respectueusement. Et voici Lodovico, un clerc très instruit. Pour sûr, noble seigneur, que je vous connais ! C'est même à cause de vous que j'ai perdu le palefroi de mon maître, l'évêque de Catane.

L'étonnement fit bruire l'assemblée et sourciller Arthur.

— Qui ne connaît pas le célèbre, le légendaire, roi Arthur ? ajouta Lodovico.

— Comme à son habitude, reprit Rinaldo, mon ami me racontait les aventures de vos chevaliers...

— Celles de Perceval, précisa Lodovico. J'avais à peine débuté mon récit...

— Bref, le coupa Rinaldo. J'en oubliai de surveiller le cheval de monseigneur l'évêque qui en profita pour jouer la fille de l'air. Nous l'avons poursuivi jusqu'ici.

Arthur eut un pâle sourire.

— Ainsi donc, après tout ce temps, ces sept siècles écoulés(102), on raconte encore mes hauts faits et ceux de mes chevaliers.

— Bien davantage que ne l'imagine Votre Majesté, répondit Lodovico. Vous êtes à la mode ; votre renom a franchi les frontières. D'Italie à la Norvège, on se pâme à la lecture de vos aventures. Les moines préfèrent écouter vos exploits que les sermons et les homélies(103). Dans les cours d'Occident, on vous célèbre comme le parangon(104) de toutes les vertus et ceux de la Table Ronde brillent au firmament de la chevalerie. On vous imite. Vous êtes un modèle(105).

— Plus qu'Alexandre le Grand ? interrogea Arthur.

— Plus qu'Alexandre et Charlemagne réunis, affirma sans hésitation Lodovico.

— Je comprends maintenant pourquoi je ne suis ni mort ni vivant, dit Arthur dans un souffle à peine audible, mélancolique.

— Majesté, vous ne disparaîtrez jamais tout à fait, acquiesça Lodovico. Nul repos, tel est le sort des héros de légende ! Pour les siècles à venir, je puis le prédire sans être grand devin, votre existence et votre œuvre de paix inspireront bien des artistes.

Arthur hocha la tête, triste et joyeux à la fois. Triste parce que cette immortalité lui pesait ; joyeux car il était dans la mémoire des gens. Sa vie n'avait donc pas été vaine.

— Sire, puis-je me permettre une question ? demanda Lodovico.

Le monarque émergea de ses pensées.

— Pardonnez-moi, l'ami. Que voulez-vous savoir ?

— Si j'en crois la tradition, après avoir été mortellement blessé à la bataille de Cambla, vous fûtes transporté en Avalon(106).

— C'est la vérité, fit Arthur.
— Ainsi donc Avalon serait la...
— ... la Sicile, confirma le noble roi.
— Oh, ça alors ! s'exclama Lodovico. Je croyais l'île plus au nord, près des côtes de la Grande ou de la Petite Bretagne... Puis-je me permettre de vous importuner encore ? J'ai tant de questions, tant de choses à éclaircir...

Rinaldo et Lodovico passèrent le reste de la journée ainsi qu'une bonne partie de la nuit à converser avec Arthur. Avec sa permission, Lodovico consigna même les faits qui lui étaient inconnus et qu'il jugeait dignes de mémoire. Le lendemain matin, ils firent leurs adieux au roi et quittèrent le palais enchanté. Ils empruntèrent à nouveau le tunnel souterrain, débouchèrent sur le flanc du volcan puis regagnèrent Catane. Ils avaient avec eux le palefroi que des écuyers d'Arthur avaient retrouvé et chargé de présents de grande valeur.

De retour, les deux jeunes gens contèrent à tous ceux qui voulaient bien l'entendre – et ils étaient nombreux, y compris le prélat – leur rencontre avec le roi Arthur et Morgane, la Dame du mont Gibel. Un public émerveillé se massa peu à peu autour d'eux pour écouter l'aventure arthurienne dont Rinaldo et Lodovico étaient les héros.

Personne ne retrouva plus l'entrée du monde des légendes. Pourtant, de nombreuses histoires continuent à circuler de nos jours sur le compte d'Arthur et de sa demi-sœur dans le sud de la péninsule italienne.

Encore aujourd'hui, on raconte qu'en plein été, lorsque le soleil réchauffe les eaux du détroit de Messine, on peut voir le fantomatique palais de Morgane flotter dans le ciel bleu de Sicile. C'est la Fata Morgana : le mirage de Morgane la fée.





POSTFACE

UNE HISTOIRE SANS FIN

SI NOUS avons la chance de disposer aujourd'hui d'un vaste trésor de contes et légendes, c'est en partie grâce à ces mille ans que l'on appelle Moyen Âge (du V^e au XV^e siècle). En effet, à cette époque, les contes qui circulaient oralement depuis des décennies furent consignés pour la première fois, mis au goût du jour. Des légendes naquirent aussi, qui allèrent traverser les siècles, sans cesse revivifiées par des générations d'écrivains, de peintres et de musiciens. Une histoire sans fin, éternelle en somme.

Les récits que j'ai choisis appartiennent à l'âge d'or de la littérature médiévale européenne – les XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. Bien sûr, l'Europe telle que nous l'entendons aujourd'hui n'existait pas au Moyen Âge. Cependant, il y eut bien une communauté d'esprit dans laquelle les hommes – marchands, lettrés, guerriers –, les idées et les œuvres circulaient d'un royaume l'autre.

Ce recueil s'ouvre sur un lai (court poème narratif) de Marie de France qui écrivit pour la cour d'Angleterre au XII^e siècle et dont les historiens ne connaissent presque rien, sinon les œuvres. *Le Chevalier Garou* met en scène un thème merveilleux fort prisé au Moyen Âge : celui de la métamorphose.

Il est à nouveau question de surnaturel dans *Coulent, coulent les larmes*, une belle et triste légende de l'Islande païenne, remontant probablement à la nuit des temps.

Un pays de rêve s'inspire des nombreuses versions européennes du mythe de Cocagne. Il illustre la difficile existence du « petit peuple » et son rêve de « grandes bouffes ».

À l'inverse, *Ne donne pas ta part aux chiens*, adapté d'une nouvelle

italienne du XIV^e siècle, évoque le « gras peuple » qui ne manquait de rien. Son auteur, Franco Sacchetti, se moque du glouton et recommande la tempérance dans les usages de la table.

Dans *Le Cœur mangé*, le motif habituel du banquet prend la dimension cruelle et tragique d'un festin anthropophage. En transformant ce conte courtois en enquête policière – genre qui n'existait pas au Moyen Âge –, j'ai voulu rendre hommage au *Nom de la rose* de Umberto Eco ainsi qu'au film qu'en a tiré Jean-Jacques Annaud. Quant au triangle originel « mari-femme-amant », il a été remplacé ici par le trio « père-fille-amoureux » qui me semblait plus en phase avec les sensibilités d'un jeune public.

Pour tout un chacun, la période médiévale est avant tout le temps de la chevalerie, des batailles et des châteaux forts. Une bonne part de sa littérature est d'ailleurs consacrée à cet univers héroïque qui séduisait à la fois le chevalier et le paysan. Les chansons de geste (poèmes héroïques) ressemblent aux westerns, les Sarrasins aux méchants Indiens et les brigands aux hors-la-loi du far-west.

Roland orgueilleux et *L'Habit ne fait pas le moine* appartiennent à cette littérature guerrière mais tendent à s'écarter des thèmes traditionnels. Le premier récit, tiré d'un poème en occitan – la langue du sud de la France –, présente le futur martyr de Roncevaux sous les traits inhabituels d'un anti-héros, outrecuidant et fanfaron, qui n'arrive pas à ses fins. De surcroît, la brutalité de la chanson de geste est tempérée par un motif d'origine courtoise : l'amour que porte Roland à une belle princesse sarrasine. Quant au second texte, il exploite la veine du burlesque et de la parodie.

Proche des thèmes du conte populaire et du roman de chevalerie, *La Belle, le Brave et la Bête* reprend un épisode célèbre de la vie de Georges. Ce saint d'origine orientale a joui d'une grande popularité en Occident comme patron des chevaliers. Le récit de sa lutte avec le dragon est d'ailleurs une création occidentale. Il est développé pour la première fois dans *La Légende dorée* de Jacques de Voragine, un religieux dominicain. On a retrouvé plus de mille manuscrits de ce recueil en latin du XIII^e siècle ; nombre considérable pour l'époque. À titre indicatif, il fallait un an pour copier une bible.

Le Juge et le Diable tourne autour du personnage du diable qui occupait une très grande place dans les pensées des hommes de cette époque. Ce récit d'origine germanique, à la fois drôle et sérieux, met en garde ceux qui seraient tentés d'abuser de leurs pouvoirs.

Dans *Perlimpinpin et poudre d'escampette*, il est question de tromperie. La leçon de cette histoire pourrait être : « Méfiez-vous des promesses trop belles et ne bâtissez pas de châteaux en Espagne. » Justement, ce conte est d'origine castillane !

Preuve de la très large diffusion de la « matière de Bretagne », née

en Angleterre de l'assemblage d'anciens thèmes celtiques, *Fata Morgana* mêle deux légendes arthuriennes à la localisation pour le moins inattendue : la Sicile. Ces deux fables sont à l'image de la civilisation médiévale : emplies de merveilleux et de rêve, riches de surprises.

GILLES MASSARDIER

Machine à remonter le temps prête ! Paramètres temporels vérifiés, capteurs chronologiques réglés. Compteur sur le milieu des années 70. Direction : une salle de classe, dans un collège du Pilât, près de Saint-Étienne. Décollage immédiat ! Quelques heures par semaine, la porte s'ouvrait sur celle que nous appelions Madame par-devant et traitions de vieille chouette par-derrière. Toutes les fins de cours, en un rituel immuable que j'attendais impatiemment, elle sortait de son cartable de cuir un vieux bouquin à la couverture défraîchie, dont je ne me rappelle ni le titre ni l'auteur, pour nous lire les aventures d'un jeune écuyer. Le Moyen Âge défilait devant mes yeux : dame en péril, château assiégé, tournoi trépidant... Premiers chocs : l'Histoire et les histoires, pas si loin l'une des autres.

Deux passions que j'alimentai par la lecture : les ouvrages de Pernoud, Decaux, Castelot où le passé est raconté comme dans un roman, les vieilles chroniques où les légendes sont travesties en Histoire mais aussi les livres de Tolkien. C'était décidé – craché, juré – je serai professeur d'Histoire. Et tant pis pour les équations, les théorèmes, les abscisses ! Échec en maths !

Le temps filait toujours à rebours. En arrière toute sur l'époque médiévale ! Contre vents et marées, et quelques... professeurs de maths, mes ogres, mes dragons, mes épouvantails...

Nouveaux coups de cœur en 1981 : *Excalibur* de Boorman, la légende arthurienne illustrée sur grand écran, avec en bande-son la musique de Richard Wagner qui m'amena tout naturellement à l'opéra où se jouent chaque soir les grandes tragédies.

Les années fac d'Histoire, enfin. Ma rencontre décisive avec Jacques Le Goff – qui deviendra pour plusieurs années mon maître de recherches – et son *Imaginaire médiéval*. Logique aboutissement. J'avais un Graal dans la tête. Histoire et Légendes plus que jamais liées. Les bons copains riaient sous cape, moi avec eux : étudier la littérature médiévale, cela ne fait pas très sérieux au temps des sondes spatiales.

Pendule sur la fin des années 90. Je suis aujourd'hui de l'autre côté du bureau et de la page, grand enfant en somme. Mes élèves

m'appellent Monsieur par-devant ; me donnent des noms d'oiseaux quand j'ai le dos tourné. Toujours un Graal dans la tête : l'espoir d'en révéler d'autres. Juste retour des choses. Non ?



ARNAULD ROUËCHE

-
- 1 Bretagne (Grande) : nom donné dans les récits arthuriens à l'Angleterre. La Bretagne est le royaume d'Arthur.
- 2 Dame : épouse d'un seigneur, femme de haute naissance.
- 3 Ménestrel : musicien de basse condition, joueur d'instrument.
- 4 Claret : vin peu épais, clair.
- 5 Hanap : vase à boire muni d'un couvercle.
- 6 Vielle : instrument à archet.
- 7 Cotte : sorte de tunique à longues manches.
- 8 Chausses : vêtement recouvrant pieds et jambes.
- 9 Braies : sorte de caleçon.
- 10 Brocart : étoffe de soie brochée de fils d'or et embellie par des dessins.
- 11 Samit : riche étoffe de soie d'origine orientale.
- 12 Palefroi : cheval utilisé pour la promenade ou le voyage. Le destrier, lui, est le cheval de guerre et de tournoi.
- 13 Serf (du latin *servus*, « esclave ») : paysan non libre, attaché à une terre et à un seigneur.
- 14 Noé, le constructeur de la fameuse arche, était grand amateur de vin.
- 15 Faire la dorvelle : faire semblant de dormir.
- 16 Regarder de clicorgne : regarder de travers.
- 17 Huche : grand coffre de bois.
- 18 Coule : robe monastique à capuchon.
- 19 Rotrouenge : une des plus anciennes formes de la chanson médiévale.
- 20 Galeries hautes ou loges : galeries supérieures d'un château, terrasses couvertes. Elles servent de promenoir.
- 21 Tranchoir : tranche de pain sur laquelle étaient déposés les morceaux de viande.
- 22 Tierce : 9 heures du matin.
- 23 Chantefable : récit mêlant prose récitée et vers chantés.
- 24 Mystère : pièce de théâtre à sujet religieux.
- 25 Ployant : siècle en « X », fait de métal.
- 26 Corner l'eau : la sonnerie du cor annonçait le repas, débutant par des ablutions.
- 27 Houppelande : manteau.
- 28 Tailloir : plat sur lequel on déposait la nourriture. Il servait pour deux convives.
- 29 Maître : artisan qui emploie des ouvriers et forme des apprentis.
- 30 Franco Sacchetti (1335-1400) : marchand et écrivain.
- 31 Giovanni Boccaccio, dit Boccace (1313-1375) : auteur du *Décameron*.

32 Saint Graal : coupe dans laquelle le sang du Christ aurait été recueilli. Ce récipient, considéré comme merveilleux, apparaît dans de nombreux récits arthuriens.

33 Dans ses nouvelles, datées de la fin du XIV^e siècle. Franco Sacchetti donne de précieux renseignements sur la vie, les us et coutumes de ses contemporains. Ici, l'utilisation de la fourchette.

34 Mangerie : gloutonnerie.

35 Avaloire : bouche. Le terme est postérieur à l'époque médiévale.

36 Patriciens : l'élite urbaine ayant accès à des fonctions publiques.

37 Courtine : tenture de lit.

38 Chainse : long vêtement de lin de couleur blanche.

39 Argent à croix de gueules : blanc à croix rouge dans le langage héraldique.

40 Gaste : désolé, ravagé.

41 Paladin : chevalier.

42 Damasquiné : incrusté de filets d'or ou d'argent.

43 Charles (ou Charlemagne, c'est-à-dire « Charles le Grand ») : souverain des Francs.

44 Sarrasins ou Turcs : nom donné aux musulmans.

45 Galéjer : se vanter, exagérer. Ces vantardises sont à la mesure des héros, extraordinaires.

46 Païens : les musulmans sont considérés, à tort, comme des Polythéistes par les chrétiens de cette époque.

47 Pavois : grand bouclier.

48 Escarboucle : pierre précieuse de couleur rouge qui brillait Plus intensément que le soleil, même la nuit.

49 Zuda : palais du gouvernement dans les villes espagnoles.

50 Djinn : bon ou mauvais génie des légendes musulmanes.

51 Lice : terrain enclos qui servait pour les joutes.

52 Cimeterre : sabre courbe à large lame.

53 Harnois : équipement.

54 Cathèdre : chaise à haut dossier.

55 Bourgeois : habitant du bourg ; citadin qui n'est ni clerc, ni chevalier, ni paysan.

56 Pfennig : pièce d'argent en cours dans la vallée du Rhin au XIII^e siècle.

57 Ville imaginaire, inventée pour les besoins du récit.

58 Certains noms étaient réputés magiques et pouvaient invoquer, contraindre ou repousser les démons.

59 Vilain : paysan libre.

60 Maison commune : hôtel de ville.

61 Cour des Miracles : lieu malfamé où vivaient les mendiants et les voleurs.

62 Hel : dans la mythologie Scandinave, ce nom désigne à la fois la

déesse des morts et son royaume.

Les anciens Scandinaves croyaient qu'il existait deux séjours des morts. Le premier, au Walhalla, près d'Odin et des autres divinités, correspondait à une sorte de paradis réservé à des élus : les héros tombés au combat. Le second – le royaume souterrain de Hel – était la destination de tous les autres défunts.

63 Ases : terme générique désignant les dieux des Vikings.

64 Halle : bâtiment de vastes dimensions et à pièce unique dans laquelle se tenait la cour royale en Norvège.

65 Odin a sacrifié son autre œil afin d'acquérir la connaissance suprême.

66 Thor : un des fils d'Odin. Dieu au marteau, grand pourfendeur de géants.

67 Loki : divinité souvent malfaisante, sorte de « diable », fils d'un géant et père de nombreux monstres.

68 Scalde : nom des anciens poètes scandinaves.

69 Silex de corbeau : nom donné à l'obsidienne par les scaldes.

70 Runes : nom des seize signes de l'alphabet des Vikings.

71 C'est, selon les Anciens, la raison pour laquelle le corps du saumon s'amincit vers l'arrière.

72 Crépuscule des dieux : époque qui vit l'anéantissement des dieux. Destruction dans laquelle Loki et ses enfants jouèrent un rôle de premier plan.

73 El Sabio : en espagnol, « le sage » ou « le savant ».

74 Modus operandi : façon d'agir d'un criminel.

75 Alchimie : « science » très à la mode au Moyen Âge. Son but était de changer des métaux ordinaires en or.

76 Perlimpinpin : je reprends ici l'équivalent français que donne Michel Garcia au terme castillan *tabardie* dans sa traduction de Don Juan Manuel (cf. bibliographie).

77 Pilon : poteau où étaient attachés les condamnés.

78 Hermès Trismégiste : « le trois fois grand ». Figure légendaire gréco-égyptienne de l'alchimie.

79 Abu Abdallah Jàbir ibn Hayyan ibn Abdallah as-Sufi : grand maître de l'alchimie arabe du Moyen Âge.

80 Ce conte apparaît en effet dans un recueil d'exemples (histoires qui comportaient un enseignement moral, religieux...). Le livre met en scène le dialogue entre deux personnages fictifs : le comte Lucanor et son conseiller-précepteur, Patronius.

81 Cloître : galerie couverte entourant la cour d'un monastère.

82 Renoncer au siècle : renoncer à vivre au contact des membres de la société.

83 L'abbaye d'Aniane est localisée dans le département de l'Hérault.

84 Salle capitulaire : lieu de réunion où étaient traités les problèmes

de la congrégation.

85 Scriptorium : atelier dans lequel étaient recopiés les ouvrages précieux.

86 Simples : herbes médicinales.

87 Électuaire et onguent : remède et pommade.

88 Tonsure : petit cercle rasé sur le dessus du crâne, signe de la clergie.

89 Fierebrace : « aux bras robustes ».

90 Battre sa coulpe : se repentir.

91 Faire son mea-culpa : faire l'aveu de ses fautes.

92 *Deo gratias* : « Grâces soient rendues à Dieu », formule latine employée dans les prières liturgiques.

93 Escholier : étudiant.

94 Catane : ville de la côte est de la Sicile.

95 L'histoire racontée par Lodovico est celle de Perceval (*Le Conte du Graal*).

96 Pucelle : jeune fille.

97 Credo : principes de base de la foi chrétienne.

98 Nice : ignorant, sot.

99 Mont Gibel : l'un des noms donnés à l'Etna au Moyen Âge.

100 À senestre : à gauche.

101 Perron : pierre carrée, placée au bas de la grande salle. Elle sert de marche-pied pour enfourcher un destrier ou en descendre.

102 Si l'on en croit Geoffroy de Monmouth, historien du XII^e siècle et auteur de *l'Histoire des rois bretons*, Arthur serait mort en l'an 542 après J.-C.

103 Homélie : sermon qui est fait au cours d'une messe.

104 Parangon : modèle.

105 Toutes ces informations sont véridiques. Il y eut au cours des XIII^e et XIV^e siècles un véritable engouement pour la littérature arthurienne. À tel point que de nombreux nobles imitèrent, dans leur vie de tous les jours, Arthur et ses chevaliers.

106 Avalon : l'île où reposerait Arthur.